FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 951

FÉVRIER 2025

BALLON D'OR

Nul n'est censé ignorer Law

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 744 – 8 février 2025 – Ne peut être vendu séparément. Alexis Armanet/L'Équipe

+

AU TABLEAU!

Mondial 2014, Coach Vahid fait vibrer l'Algérie

ENQUÊTE

Entraîneurs : le combat de la diversité

AUTOPORTRAIT

Reijnders, le milieu qui monte

ENTRETIEN

"QUAND JE PERDS, JE PEUX EXPLOSER"

Raphinha

L'ÉQUIPE

JEUX

PRÊT À COMMENCER UNE NOUVELLE PARTIE ?

Pronostico, Dix sur Dix, Word'Cup, Numéro 9, LCDE... **L'Équipe lance son nouvel espace 100% jeux**

rendez-vous dès maintenant sur **lequipe.fr/jeux**

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social : 40-42, quai du Point-du-Jour CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Matthias Gurtler

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Luc Herincx
Francis Magois
Thomas Simon
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, SIEP
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICES GÉNÉRALES ADJOINTES
Laurence Bucquet
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Abdullah Firas/Abaca/Icon Sport

À ELIAS

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Un footballeur ayant à peine quitté l'enfance est mort en sortant de son entraînement et la nouvelle nous a bouleversé, comme beaucoup de parents qui laissent aller leurs fils et leurs filles pratiquer leur sport préféré à des horaires à ne pas mettre un gosse dehors. Elias, 14 ans, joueur du PO (Jeunesse sportive et culturelle Pitray Olier), club du centre de Paris, a été poignardé pour un portable à la sortie du stade Jules-Noël, aux portes de la capitale, dans le XIV^{e} arrondissement, le 24 janvier au soir. Une jeune vie qui s'évanouit, d'autres gâchées pour toujours. Un endroit banal que l'on connaît par cœur. Une histoire tragique qui aurait pu être la nôtre pour avoir deux garçons, dont un né en 2010 comme Elias, s'entraînant dans les mêmes infrastructures. Le drame a fait le tour de l'actualité et nous en a rappelé un autre, la mort de Kandji El Hadji, dit Ibrahima, 16 ans, ancien du Red Star et passionné de foot lui aussi, tué aux Lilas en septembre 2021 en revenant d'un match où il était allé voir jouer un ami.

Cela fait beaucoup. Cela fait trop. Il ne faut pas chercher d'autres coupables que ceux qui plantent une lame pour rien. Mais des questions se bousculent alors que la peur s'installe chez des parents qui n'ont pas toujours le temps d'accompagner leurs ados à leurs trois séances par semaine. La capitale compte beaucoup de licenciés, peu de terrains à partager et une police municipale plus occupée à distribuer des PV qu'à sécuriser les abords des stades. Horaires d'entraînements trop tardifs (dès les catégories U13 et même le mercredi), temps de trajet trop long et insécurité : les jeunes footballeurs à Paris sont peut-être plus vulnérables qu'ailleurs et que dans d'autres disciplines. Si le sport, au moment où l'État débat pour rogner son budget, est une grande cause nationale, on aimerait, pour nos enfants, moins de minutes de silence et plus de moyens. À la famille d'Elias et à ses proches, *France Football* adresse toutes ses condoléances. ●

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
● **Chez votre marchand de journaux**
● **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Ousmane Dembélé en feu

8 Mon héros
Tim Iroegbunam, sa parole est d'or

À L'AFFICHE

10 Entretien
Raphinha : "Mon prochain tatouage ? La Ligue des champions !"

20 Data zone
Cristiano Ronaldo, la quarantaine rugissante

22 Autoportrait
Tijjani Reijnders : "Mes parents adoraient le prénom de Babangida"

28 Enquête
Sur les bancs, un petit jardin divers

36 Décryptage
Portrait-robot du gardien idéal

40 Au tableau !
Vahid Halilhodzic revit le Allemagne-Algérie de la Coupe du monde 2014

TEMPS ADDITIONNEL

46 Ville de foot
Bergame élève la foi

54 Tendances
Hakim Jemili : "Guardiola a un peu flingué le foot !"

BALLON D'OR

56 Hommage
Denis Law, un bon petit diable

62 Sur les traces de...
Veni, Vidic, vici

69 Paroles de juré
Pache Andrade : "Rodri a gagné, c'est ça la démocratie !"

70 Pas trop cliché
Sören Lerby, c'est de la dynamite

Alexis Armanet/L'Équipe - Laura Acquaviva - Étienne Garnier/L'Équipe - Giuseppe Carotenuto/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN

99€

au lieu de ~~155,88€~~

plus de **35 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football** livré directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique dans leur **intégralité**.
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + Plus de **1000 matches de football** international à suivre en direct.
- + Toutes les créations et contenus originaux de **L'Équipe explore.**

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~155,88~~ €.
Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 30-03-2025 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 12,99€/mois pendant 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2025**

ZONE MIXTE

Instantané

6

EN FEU

Ousmane Dembélé a traversé, imperturbable, la braise des supporters parisiens à l'approche du match de Ligue des champions contre Manchester City. Une rencontre remportée par le PSG (4-2, 22 janvier), où l'international français a encore trouvé le chemin des filets. Un leitmotiv en 2025 pour "Dembouz" qui, fort de ses 11 buts marqués en 6 matches, a retrouvé son efficacité offensive.

Photo David Ramos/UEFA via Getty Images

SA PAROLE EST D'OR

Tim Iroegbunam, le milieu d'Everton, a grandi avec des parents sourds. Celui qui maîtrise la langue des signes veut contribuer à sensibiliser le public sur ce handicap.

Par Jeremy Docteur, à Liverpool. Photos Vincent Mercier/L'Équipe

La poignée de main est franche mais, d'un naturel timide, c'est avec une certaine pudeur que Tim Iroegbunam, 21 ans, répond à nos premières questions. "J'ai toujours été un enfant assez silencieux, je ne parlais pas beaucoup à la maison. De temps à autre, ç'a probablement pu influer sur ma confiance en moi", avoue le milieu défensif d'Everton. Son aventure avec le football commence dans le jardin familial, avant de rejoindre Sutton United, au nord-est de Birmingham. Puis West Bromwich l'enrôle à 8 ans. Il y passe une dizaine d'années et file à Aston Villa en 2021, qui le prête en Championship à QPR en 2022-2023. La saison passée, il découvre l'Europe avec les Villains, qui atteignent les demi-finales de Ligue Europa Conférence. Pour finalement signer sur les rives de la Mersey l'été dernier.

Voilà le topo sportif. Mais si le natif de Birmingham a accepté la rencontre avec *FF,* c'est surtout pour parler de son expérience personnelle. Avec son grand frère, pas mauvais au foot ("Mais j'ai toujours été meilleur que lui !"), et sa sœur aînée, il a grandi avec des parents sourds. "C'était parfois difficile. Je pouvais faire certaines choses et d'autres non, mais c'est tout ce que j'ai connu, donc je ne peux pas comparer. Mon frère et ma sœur m'ont beaucoup guidé." Dans cet environnement où les mots sont rares, il a fallu trouver des solutions. "À chaque fois on me demande, mais je ne sais plus comment j'ai appris la langue des signes. Je crois que j'ai juste pris des bribes ici et là. Des petites choses emmagasinées à la maison, que j'ai pu reproduire ensuite."

"Si je ne connais pas un mot, je fais comme si je représentais l'alphabet"

Plusieurs dialectes existent, avec des nuances. "Je connais la langue des signes britannique. Mon père maîtrise l'américain aussi. Je ne sais même pas comment il l'a appris d'ailleurs ! Tu n'utilises qu'une main, alors que le britannique, ce sont les deux." Une maîtrise peaufinée à travers les années. "Je ne dirais pas que je suis « fluent ». Mais j'ai toujours pu communiquer avec mes parents. Ils me comprennent, et si je ne connais pas un mot, je fais comme si je représentais l'alphabet, par exemple." Cette jeunesse différente lui a permis de se construire dans son quotidien comme sur le terrain. "Dans la vie en général, j'ai toujours été très observateur. Je saisis et vois plein de petits trucs. Ça m'aide sur le terrain, pour être alerte par rapport à ce qui se passe autour de moi et visualiser les détails. Je n'ai jamais été un leader dans le sens de quelqu'un qui s'exprime beaucoup. Je laisse mon football parler, je cherche plutôt à être un bon modèle."

Il y a quelques semaines, celui qui a des racines nigérianes a rendu visite à l'association Deaf Active à Liverpool, qui travaille pour améliorer, à travers des activités éducatives ou de loisirs, le quotidien des sourds et malentendants mais aussi celui de leurs proches. Il a pu ainsi échanger sur son expérience avec d'autres "CODA" ("Children of deaf adults", enfants d'adultes sourds). "Pour ceux qui vivent des situations similaires à la mienne, l'idée est de trouver un moyen de gagner en assurance. Mais aussi de sensibiliser le public pour aider les parents sourds qui ont des difficultés avec leurs enfants. Je connais peut-être mieux cette facette, parce que c'est normal pour moi, ça a toujours été ma vie." Après la discussion, la visite s'est terminée dans les rires et la joie par un foot avec des jeunes aidés par l'association. Le ballon rond reste un langage universel.

Tim Iroegbunam

Tim Iroegbunam, 21 ans, a dû apprendre le langage des signes pour communiquer avec ses parents. “Je ne dirais pas que je suis « fluent ». Mais ils me comprennent.” Avec l’aide de l’association Deaf Active à Liverpool, le milieu d’Everton espère “sensibiliser le public” afin d’améliorer le quotidien des sourds et malentendants et celui de leurs proches.

RAPHINHA "MON PROCHAIN TATOUAGE ? LA LIGUE DES CHAMPIONS !"

L'ailier brésilien a reçu *FF* chez lui à Barcelone pour évoquer ses ambitions, son parcours et son nouveau statut, acquis sur le tard à 28 ans : celui d'un des meilleurs attaquants du monde.

Par
Florent Torchut, à Barcelone (Espagne)

Photos
Alexis Armanet/L'Équipe

Le Brésilien de 28 ans est d'accord avec la description faite de lui par un ancien coéquipier de Leeds : "Un footballeur de rue en colère."

Raphael Dias Belloli, dit Raphinha
28 ans. Né le 4 décembre 1996, à Porto Alegre (Brésil). 1,76 m ; 68 kg. Ailier. International brésilien (31 sélections, 10 buts).

Parcours
Avai FC (2014-2015), Vitoria SC (2016-2018), Sporting Portugal (2018-2019), Rennes (2019-2020), Leeds United (2020-2022), FC Barcelone (depuis juillet 2022).

Palmarès
Championnat d'Espagne 2023 ; Supercoupe d'Espagne 2023 et 2025 ; Coupe du Portugal 2019 ; Coupe de la Ligue portugaise 2019.

"Votre histoire commence à Restinga, la favela de Porto Alegre, dans le sud du Brésil, où vous avez grandi. Quels souvenirs gardez-vous de votre jeunesse ?
Mec, grandir dans une favela c'est toujours compliqué. Les gens ont des difficultés financières et peu d'opportunités de s'en sortir. En même temps, c'est très gratifiant quand vous y parvenez, comme c'est mon cas. Je suis fier d'écrire une belle histoire, sachant d'où je viens. Je suis devenu qui je suis aujourd'hui grâce à tout ce que j'ai vécu au sein de ma communauté. Cela m'a fait grandir personnellement et professionnellement. De mon enfance à Restinga, ce dont je me souviens le plus ce sont les parties de foot avec mes amis et mes cousins, le temps passé avec mes grands-parents et toute ma famille le dimanche.

"Après l'entraînement, il arrivait qu'on demande de l'argent à des passants pour nous acheter un snack"

Dans la favela, certains cèdent au spectre de la drogue...
Les deux principales opportunités d'en sortir sont le football et la musique, même s'il y a bien sûr des exceptions. Certains parviennent à devenir avocat, professeur ou médecin, mais c'est assez rare. Alors, il y en a qui cherchent des moyens plus rapides de gagner de l'argent et cela mène malheureusement à des choix erronés, comme le trafic de drogue. C'est une réalité au Brésil et je pense que cela existe un peu partout dans le monde. Mais, pour ceux qui travaillent dur, il est possible de réussir, peu importe d'où vous venez.

Vous étiez plutôt du genre débrouillard, paraît-il. Notamment pour ce qui était des trajets en bus...
C'est vrai, et d'ailleurs, l'un des amis qui m'accompagnait alors est ici avec moi aujourd'hui. *(Il montre l'un de ses amis d'enfance qui l'accompagne au quotidien à Barcelone.)* On avait un abonnement de bus qu'on faisait tourner entre nous. On donnait un peu d'argent à celui qui avait la carte et on utilisait ce qui nous restait pour s'acheter à manger après l'entraînement. Il arrivait qu'on n'ait ni carte ni argent, alors on essayait de convaincre le chauffeur de nous emmener gratuitement. Parfois, ça marchait, parfois non. Après l'entraînement, il arrivait qu'on demande de l'argent à des passants pour nous acheter un snack et rentrer avec quelque chose dans le ventre.

À cette époque, vous participiez aux « torneios da varzea », des tournois de football locaux assez "chauds"... En quoi ces matches ont-ils façonné le joueur que vous êtes devenu ?
Dans les tournois de varzea, les joueurs ont l'habitude de menacer leurs adversaires pour tenter de les déstabiliser, quel que soit l'âge. Ce qui compte, c'est de gagner à tout prix. Il faut l'avoir vécu pour vraiment comprendre.

Ces tournois vous ont-ils appris à gérer la pression ?
La véritable pression pour moi, c'est quand vous quittez votre maison à 6 heures du matin, que vous rentrez à 20 heures et que vous ne savez pas s'il y aura à manger sur la table pour vos enfants. En tant que footballeur, on traverse bien sûr des moments difficiles, mais il faut les aborder avec légèreté. Notre rôle, c'est de jouer au football et d'apporter de la joie au public. Il ne faut pas

Carlos Costa/Global Imagens/Icon Sport

"Enfant, j'ai pris une photo avec Ronaldinho que je conserve encore aujourd'hui"

le voir comme une pression. Je dois tout de même reconnaître que les tournois de varzea m'ont aidé à m'adapter plus vite au monde professionnel et à ses exigences.

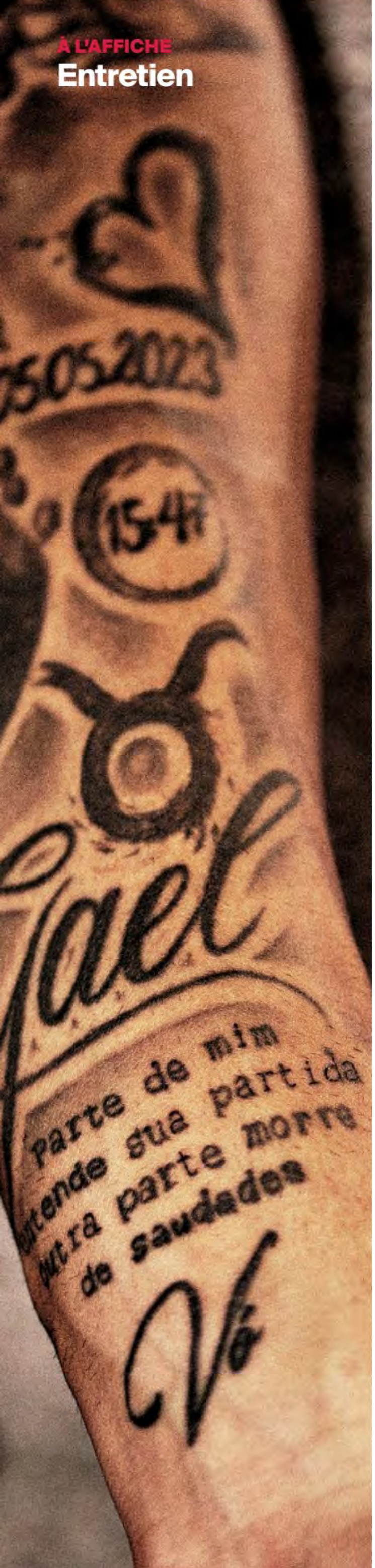
Jouer régulièrement sur des terrains vagues vous a-t-il permis de peaufiner votre technique ?
Une grande partie des meilleurs joueurs du monde viennent de bidonvilles, mais je vois plutôt ça comme un don qu'on possède dès la naissance. Pour réussir dans le football, il faut du travail, une bonne condition physique, de l'investissement, mais la qualité technique c'est inné à mon avis. C'est un don que tu reçois, à chacun d'en tirer ensuite le meilleur parti.

Enfant, vous avez fait une rencontre inattendue. Pouvez-vous nous en dire davantage ?
J'ai été invité à une fête chez Ronaldinho car mon père connaissait un peu sa famille. Je ne me souviens plus trop si c'était l'anniversaire de sa sœur ou une fête de départ avant de retourner en Europe. J'ai pris une photo avec lui que je conserve encore aujourd'hui, ça me permet de me dire que ça s'est vraiment passé ! Car, honnêtement, mes souvenirs sont assez flous, j'étais très jeune… À l'époque, je ne me suis pas vraiment rendu compte de ce qu'il représentait. Ce n'est qu'en grandissant que j'ai compris.

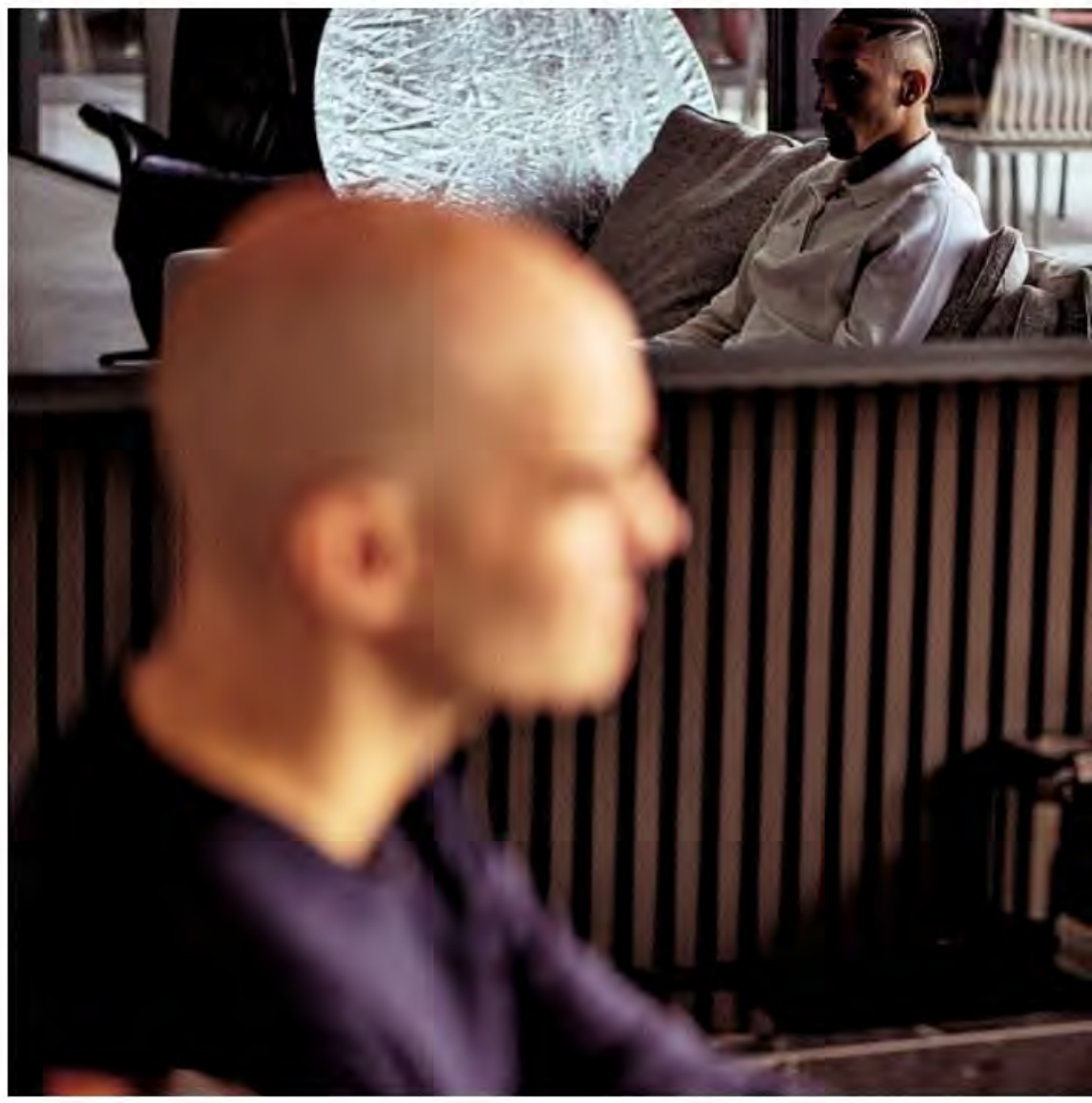
Malgré votre talent, vos essais au Grêmio et à l'Internacional Porto Alegre n'ont pas été concluants. Que vous disait-on à l'époque pour justifier le fait que vous ne soyez pas retenu ?
On me disait que l'équipe était déjà complète, qu'il n'y avait plus de place pour inscrire d'autres joueurs. On disait aussi que j'étais trop petit et trop maigre, que je n'allais pas supporter l'intensité des matches et des entraînements. Mais tout ça m'a motivé. Je voulais prouver ma valeur, montrer que j'étais capable de devenir pro. Dans le football, la taille ne veut rien dire. Regardez Lionel Messi, qui pour moi est le meilleur joueur du monde. Ce qui compte, c'est le talent et le travail. Je savais ce que je voulais et je me suis battu pour ça.

Votre ancien coéquipier de Leeds, Adam Forshaw, vous a décrit un jour comme un « footballeur de rue en colère ». Qu'en pensez-vous ?
Ça me correspond plutôt bien. Je n'aime pas perdre, peu importe le jeu. Que ce soit au football, aux échecs, aux jeux vidéo ou même lorsqu'on se défie entre amis, ça m'est insupportable. Ça fait partie de moi. Dans le football, c'est pareil. Je suis très compétitif et, parfois, quand je perds, je peux exploser. C'est un trait de caractère qui vient de mes origines. Même si aujourd'hui, je me contrôle un peu mieux, je conserve cette haine de la défaite. •••

À 20 ans, Raphinha quitte le Brésil pour rejoindre le Portugal qui deviendra sa "deuxième maison", sous les couleurs de Guimaraes puis du Sporting (ci-dessous).



Le Brésilien a de nombreux tatouages dédiés notamment à sa famille et à sa favela de Restinga.



Avant de nous recevoir chez lui, à Barcelone, dans le quartier huppé de Pedralbes, l'ailier a inscrit le 12 janvier un doublé face au Real Madrid (5-2), décrochant ainsi une deuxième Supercoupe d'Espagne avec le Barça, club où il a signé en 2022 en provenance de Leeds.

••• **Il paraît que vous étiez admiratif de Thierry Henry, à l'époque où il empilait les buts sous le maillot d'Arsenal. En quoi vous a-t-il inspiré ?**
Enfant, j'aimais bien regarder la Premier League et les matches d'Arsenal étaient souvent diffusés au Brésil. C'était la meilleure période d'Henry, dont je suivais aussi les performances en équipe de France. Je me souviens bien évidemment du quart de finale de la Coupe du monde 2006, quand la France a éliminé le Brésil avec un but d'Henry *(1-0)*... Malgré ce souvenir douloureux, je l'admirais pour son style et son envie permanente de marquer des buts. C'était une grande inspiration pour moi. Aujourd'hui, si j'aime autant le but c'est un peu grâce à lui.

Avant de prendre votre envol au plus haut niveau, vous avez joué plusieurs années au Portugal. Quels souvenirs conservez-vous de cette période ?
Je dis souvent qu'après le Brésil, le Portugal est ma deuxième maison. Ç'a été l'étape la plus importante de ma carrière, celle qui m'a permis de m'adapter au football européen. Le Portugal présente beaucoup de similarités avec le Brésil : la langue, la culture, la cuisine... Il m'a évidemment fallu un peu de temps pour m'adapter au style de jeu, mais le fait de comprendre la langue et de connaître une culture proche a rendu les choses plus faciles. Mes coéquipiers m'ont aussi beaucoup aidé. Je suis très reconnaissant envers Vitoria *(Guimaraes)* et le Sporting *(Portugal)*. Ce pays gardera toujours une place importante dans mon cœur.

“Aujourd'hui, si j'aime autant le but c'est un peu grâce à Thierry Henry”

En 2019, vous avez ensuite rejoint le Stade Rennais. Que retenez-vous de votre passage en Ligue 1 ?
Je venais d'entamer ma deuxième saison avec le Sporting et le club m'a fait part d'un intérêt de Rennes. Ce qui m'a convaincu d'y aller, c'était l'ambition du club, mais aussi le projet qu'ils avaient pour moi, ainsi que la sincérité que j'ai ressentie de la part du président *(Olivier Létang à l'époque)*. Je ne regrette pas du tout ma décision, même si je suis parti au bout d'un an. Pour moi, c'est un grand club avec une infrastructure spectaculaire. Cette saison-là, nous avons réussi à nous qualifier directement pour la phase de groupes de la Ligue des champions. La crise du Covid nous a un peu aidés *(la saison a été interrompue en*

mars 2020 et le classement gelé), mais nous avons vraiment fait une excellente saison, en atteignant par ailleurs les demi-finales de la Coupe de France *(élimination 1-2 face à Saint-Étienne)*. Comme au Portugal, toutes les personnes que j'ai connues en France ont essayé de m'aider au maximum pour que je m'adapte, même si je ne maîtrisais pas du tout la langue et que ça compliquait un peu les choses. Je suis très reconnaissant d'avoir pu porter ce maillot et d'avoir aidé l'équipe à jouer la Ligue des champions pour la première fois de son histoire. Rennes reste spécial pour moi, je continue à suivre l'équipe.

La France, cela évoque quoi pour vous aujourd'hui ?
Je me souviens qu'il faisait très froid, ça c'est inoubliable. *(Il sourit.)* J'aimais beaucoup aller au Mont-Saint-Michel. À chaque fois que j'avais une journée libre, j'essayais de m'y rendre. J'ai aussi pu visiter Paris pour la première fois. J'ai par ailleurs pu goûter à quelques plats typiquement français. Certains m'ont plu, d'autres un peu moins... Mais j'ai vraiment aimé découvrir une autre cuisine !

Votre carrière a été très progressive jusqu'à présent, avec d'abord le Portugal, puis la France, avant de connaître la Premier League et enfin le Barça...

"Mon passage à Rennes reste spécial pour moi, je continue à suivre l'équipe"

C'était important pour vous de ne pas griller les étapes ?
Chaque étape de ma carrière a été essentielle, aussi bien professionnellement que personnellement, pour arriver là où je suis aujourd'hui. Tout ce que j'ai vécu était nécessaire pour me préparer à l'étape suivante. Chaque endroit où je suis allé et chaque décision que j'ai prise correspondait à ce dont j'avais besoin à ce moment-là. Aller du Brésil au Portugal m'a permis de me concentrer sur le football, sans trop me soucier de l'aspect linguistique ou culturel. Ensuite, aller en France était une nouvelle étape, où le principal défi était la langue. Le football français m'a également préparé pour la Premier League. C'était un rêve pour moi de jouer dans ce Championnat et, lorsque j'y suis arrivé *(à Leeds)*, j'étais prêt aussi bien mentalement que physiquement grâce à mon passage en France.

En 2022, vous signez au Barça. Quelles ont été vos sensations la première fois que vous avez enfilé ce maillot ?
J'ai toujours rêvé de porter le maillot du Barça. C'était un rêve lointain, mais je savais qu'avec du travail et de la détermination, je pouvais m'en rapprocher. Chaque étape que j'ai franchie a été importante pour réaliser ce rêve. Tant de Brésiliens ont contribué à écrire l'histoire de ce club : Ronaldinho, Romario, Rivaldo, Neymar... C'est à mon tour d'emprunter ce chemin et d'écrire ma propre histoire avec ce maillot. Je suis convaincu que je peux le faire.

Lors de vos deux premières saisons en Catalogne, on avait un peu l'impression que vous n'aviez pas encore montré tout votre potentiel... Partagez-vous cette analyse ?
La première saison, j'ai éprouvé quelques difficultés à intégrer le style de jeu de l'équipe et à réellement saisir la grandeur de ce club. Bien évidemment, je savais que c'était un grand club, mais ce n'est que lorsque tu en fais partie que tu réalises à quel point c'est un immense club. L'adaptation à une nouvelle méthode de travail était normale, même inévitable. Il fallait en passer par là et, malgré ça, je pense que j'ai plutôt fait du bon travail et que j'ai été plutôt performant malgré tout, ce que les gens oublient un peu. Quant à ma deuxième saison, mes statistiques sont honorables *(12 buts, 13 passes décisives* •••

Ismael Adnan/SOPA Images via ZUMA/Psnewz

À l'image des légendes auriverde telles que Ronaldinho, Romario, Rivaldo ou Neymar, l'attaquant veut écrire sa propre histoire avec le Barça mais aussi avec la sélection brésilienne, notamment lors du Mondial 2026.

••• *toutes compétitions confondues avec le Barça)*, quand on sait que j'ai été blessé plusieurs fois *(deux blessures musculaires pour environ deux mois d'absence en tout)* et que cela m'a forcément affecté. Sur le plan collectif, la saison s'est terminée sans titre, ce qui la rend un peu difficile. Individuellement, ce n'était peut-être pas ce que l'on attendait de moi, mais, chaque fois que j'étais sur le terrain, j'ai donné le meilleur de moi-même.

L'été dernier, on parlait beaucoup d'un éventuel départ, en Arabie saoudite notamment. Avez-vous envisagé de quitter le Barça ?
Durant les quatre dernières fenêtres de transferts, on m'a envoyé dans je ne sais combien d'endroits différents... Mais pour ma part je suis toujours resté focalisé sur le Barça. Surtout, j'ai un contrat que je compte honorer *(jusqu'en juin 2027)*. Les rumeurs vont et viennent. Moi, ce qui m'importe, c'est la confiance que me montrent les gens au sein du club. Si ceux qui travaillent avec toi au quotidien sont satisfaits, c'est l'essentiel. Je savais ce que je valais, ce que je pouvais apporter, et je ne regrette absolument pas d'être resté.

Vous êtes dans une forme étincelante cette saison, avec notamment plus de buts en six mois *(23 au 3 février)* que le total de réalisations de vos deux premiers exercices en Catalogne *(20)*. Qu'avez-vous changé pour parvenir à ce niveau de jeu ?
La confiance est primordiale pour bien faire son travail. Pas seulement dans le football, dans n'importe quel domaine. Alors qu'il y avait déjà des rumeurs de départ la saison dernière, Xavi ne cessait de me répéter qu'il comptait sur moi. Il a été décisif dans mon arrivée au Barça. S'il n'avait pas été là, je ne porterais pas ce maillot. Je ne peux que lui dire merci. J'étais convaincu qu'à force de travail, je finirais par devenir un joueur important pour l'équipe. Puis, quand son arrivée a été officialisée, Hansi Flick m'a appelé et m'a dit que je faisais partie des joueurs sur lesquels il comptait s'appuyer, sans me connaître et sans m'avoir vu m'entraîner. Ça a beaucoup compté dans ma décision de rester. Je savais que je serais un joueur important pour l'équipe. Flick m'a permis de travailler en toute sérénité pour atteindre mon meilleur niveau.

Le déclic a donc été principalement mental ?
Pour être à son maximum, on doit être mentalement fort. Toute personne qui travaille dans un domaine exigeant, physiquement et mentalement, doit chercher du soutien s'il en a besoin et c'est ce que j'ai fait. Cela a été très important pour moi de travailler cet aspect-là, à un moment où je connaissais des difficultés et où je baissais un peu les bras. Ce travail mental m'a beaucoup aidé à retrouver mon calme et la confiance nécessaire pour bien faire les choses.

Vous avez été désigné comme l'un des capitaines du Barça cette saison. Cela a-t-il aussi renforcé votre confiance ?
Être capitaine, ce n'est pas seulement porter le brassard, c'est aussi un comportement à avoir dans le vestiaire. Un capitaine doit se battre, dans le bon sens du terme : pour le club, pour le maillot qu'il porte, pour ses coéquipiers. Il doit viser l'excellence, aider les plus jeunes comme les plus âgés et apprendre d'eux aussi. Partout où je suis passé, j'ai toujours veillé à ce que tout le monde se sente bien au sein du groupe. Je fais de mon mieux pour accueillir les nouveaux, qu'ils viennent du centre de formation ou de l'extérieur.

Avec Robert Lewandowski et Lamine Yamal, vous formez un trio redoutable en attaque. Comment décririez-vous votre alchimie ?
On a tous commencé à jouer dans cette équipe à peu près au même moment *(au cours de la saison 2022-2023)*. On se connaît bien. Cela fait presque deux ans qu'on travaille ensemble tous les jours. •••

"Xavi a été décisif dans mon arrivée au Barça. S'il n'avait pas été là, je ne porterais pas ce maillot"

/L'Équipe

••• On sait comment se positionner les uns par rapport aux autres, comment l'autre va bouger, comment il aime recevoir le ballon... Ce sont des détails qui aident l'équipe à gagner. Sans compter que ce sont des joueurs de très haut niveau, avec un talent exceptionnel, ce qui rend les choses beaucoup plus faciles. On possède chacun des qualités différentes et quand on les mélange, ça fonctionne bien !

L'émergence de Lamine Yamal vous a poussé à jouer davantage sur le flanc gauche et cela se révèle plutôt bénéfique pour vous...
Tout est encore une question de confiance : la mienne autant que celle de l'entraîneur, qui a estimé que je pouvais donner le meilleur de moi-même quel que soit mon positionnement sur le terrain. Avoir accepté que je puisse aider l'équipe à un autre poste n'est pas étranger à mes très bonnes performances. Désormais, je sais que je suis capable de jouer à gauche comme à droite, je suis plus polyvalent et donc plus utile à l'équipe.

Du côté du Real Madrid, vos deux amis de la Seleçao, Vinicius Jr. et Rodrygo, forment aussi un trio de choc avec Kylian Mbappé. Quel est votre avis sur cette association ?
Pour moi, ce n'est pas seulement un trio, mais un quatuor spectaculaire avec Jude Bellingham. Ils font tous les quatre partie des meilleurs joueurs du monde, grâce à leurs caractéristiques individuelles et pour ce qu'ils réalisent en club comme avec leur sélection. La rivalité qu'on entretient avec eux est spectaculaire. Cela donne plus de visibilité à la Liga et aux clubs espagnols, c'est donc positif.

“Le football est imprévisible. En Liga, nous allons essayer de nous battre pour le titre jusqu'à la fin”

Cette saison, vous les avez battus sèchement à deux reprises, 4-0 en Liga et 5-2 en finale de la Supercoupe d'Espagne, mais ils vous devancent en Championnat *(de 4 points)*. Comment imaginez-vous l'issue de la saison ?
Avec nous en tant que champions ! *(Il sourit.)* Le football est imprévisible, beaucoup de choses peuvent arriver d'ici au mois de mai. Nous avons réalisé de bons matches cette saison, notamment en Ligue des champions. C'est un peu moins le cas en Liga. Nous allons essayer de nous battre pour le titre jusqu'à la fin.

Malgré les talents en équipe du Brésil, vous ne serez pas forcément les favoris pour la prochaine Coupe du monde aux États-Unis, Canada et Mexique... Que manque-t-il à la Seleçao pour retrouver les sommets ?
L'élimination en 2022 *(en quarts de finale face à la Croatie, 1-1 , 2-4 aux t.a.b.)* a été un véritable choc pour moi. Il m'a fallu plus de deux mois pour gérer la déception. Toutes les équipent passent par une régénération, avec de nouveaux joueurs, des jeunes. Cela me semble naturel qu'à un moment donné l'équipe nationale puisse traverser une mauvaise passe. Ce ne sera pas la première fois, ni la dernière. Mais on sera, j'en suis certain, très bien préparés pour la prochaine Coupe du monde et on va se battre.

Deco, votre directeur sportif, a récemment déclaré que vous étiez « l'un des meilleurs joueurs du monde actuellement ». Pensez-vous avoir atteint votre plafond ou avez-vous encore une marge de progression ?
J'aime sans cesse me lancer des défis. Cette saison, j'essaie d'être meilleur que la précédente, et la saison prochaine, je viserai encore l'échelon du dessus. C'est ainsi que je vois les choses. C'est comme ça que j'ai construit toute ma carrière et je continuerai de cette manière.

L'an dernier, vous n'avez pas été retenu parmi les nommés au Ballon d'Or...
J'ai connu des difficultés individuelles l'année dernière, avec plusieurs blessures musculaires et une suspension *(deux matches de Liga)*. Je ne jouais pas tout le temps, moins que cette saison en tout cas. Cela a forcément influé sur la décision du jury. Cette année, j'ai dépassé mes statistiques de l'an dernier et je vais tout faire pour atteindre les objectifs que je me suis fixés en début de saison.

Vous considérez-vous cette année comme un sérieux candidat au Ballon d'Or ?
Je peux simplement dire que je vais continuer à me battre pour faire partie des meilleurs joueurs du monde. Sachant d'où je viens et tout ce que j'ai vécu dans ma carrière, le simple fait d'être en lice pour le Ballon d'Or serait déjà une immense victoire. Mon but est de me surpasser au quotidien, saison après saison. Si, un jour, je suis dans la liste ou récompensé, ce sera une victoire personnelle incommensurable.

Vous avez de nombreux tatouages dédiés à votre famille, à votre quartier, aux trophées que vous avez gagnés... Quel sera le prochain ?
(Il réfléchit.) La Ligue des champions !” ●
F. T.

Making of

Lieu
Sa maison à Barcelone, dans le quartier huppé de Pedralbes.

Durée
Une heure trente, photos incluses.

Boissons consommées
Du thé pour lui, du café pour nous.

Langue utilisée
Portugais.

Autres personnes présentes
Plusieurs amis d'enfance, son épouse, ainsi que ses deux chiens, un Saint-Bernard et un Golden Retriever.

La question qu'on a oublié de lui poser
"Qui est le plus fort actuellement entre vous et Lamine Yamal ?"

Le titre qu'il aurait bien choisi
"Il faut toujours chercher à se surpasser."

Son tic de langage
"Cara", expression brésilienne qu'on peut traduire par "mec".

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Mes amis Neymar, Lamine Yamal *(FF de septembre 2024)* et Vinicius Jr. *(FF d'octobre 2023)*".

CRISTIANO RONALDO

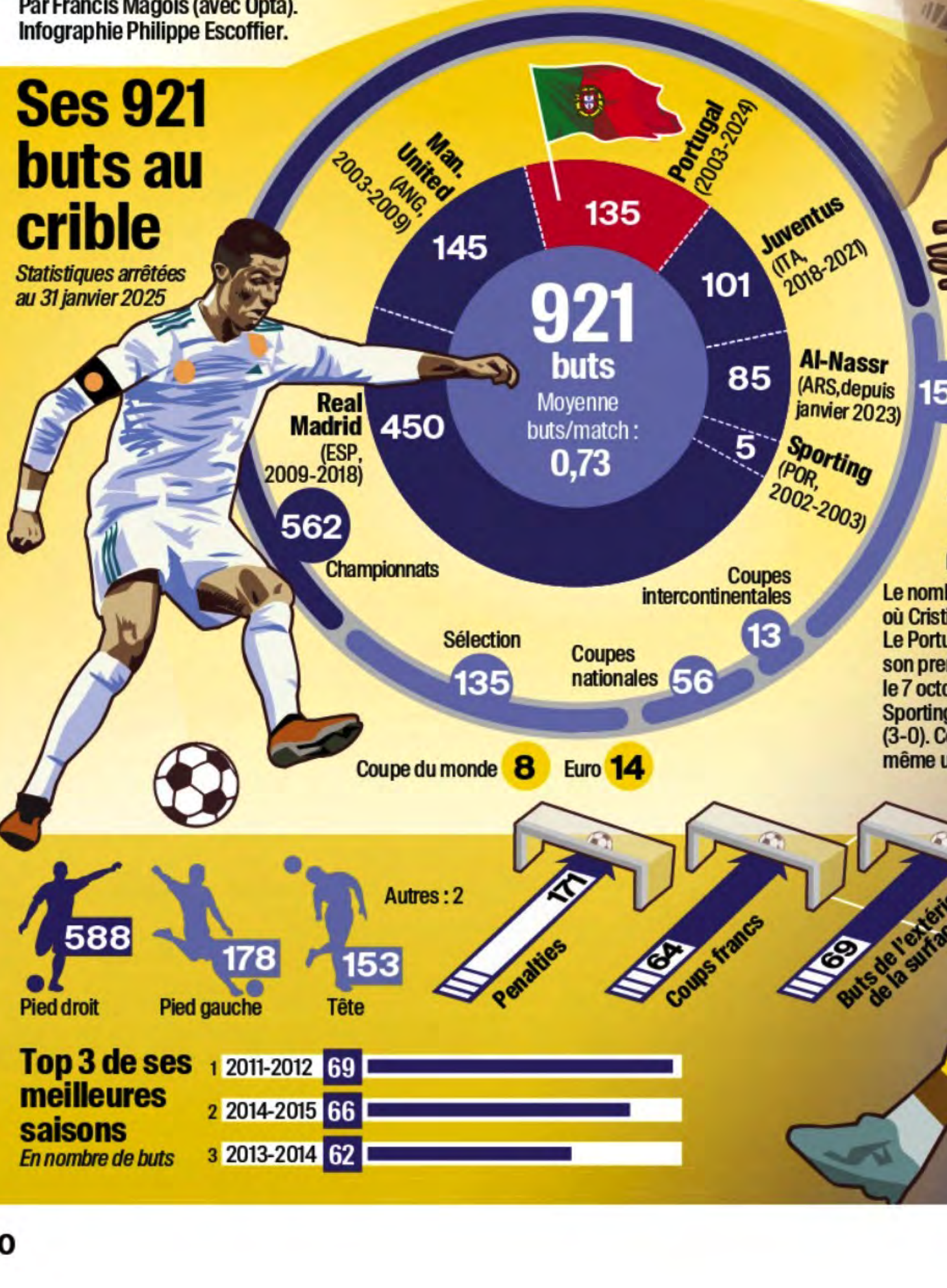
LA QUARANTAINE RUGISSANTE

L'international portugais aux 921 buts a fêté ses 40 ans le 5 février. Pas rassasié, le quintuple Ballon d'Or, qui évolue à Al-Nassr en Arabie saoudite, entend continuer sa carrière jusqu'à passer la barre mythique des 1 000.

Par Francis Magois (avec Opta).
Infographie Philippe Escoffier.

Ses 921 buts au crible

Statistiques arrêtées au 31 janvier 2025



Top 3 de ses meilleures saisons
En nombre de buts

1 2011-2012 69
2 2014-2015 66
3 2013-2014 62

23

Le nombre de saisons d'affilée où Cristiano Ronaldo a scoré. Le Portugais a inscrit son premier but en pro le 7 octobre 2002 avec le Sporting contre Moreirense (3-0). Ce jour-là, il réalisa même un doublé.

40

Pauvre Atlético

Ses adversaires favoris ...

... en clubs

1	Séville FC	27
2	Atlético de Madrid	25
3	Getafe	23
4	FC Barcelone, Celta Vigo	20

... en sélection

1	Luxembourg	11
2	Lituanie, Suède	7
4	Andorre, Hongrie	6

... en Ligue des champions

1	Juventus Turin	10
2	Ajax Amsterdam, Bayern Munich	9
4	Atlético de Madrid, Borussia Dortmund, Schalke 04	7

La C1 et l'Euro, ses terrains de jeu préférés

Top 5 des buteurs en Ligue des champions*

1- C. Ronaldo (POR, 2002-2022) 141
2- L. Messi (ARG, 2004-2023) 129
3- R. Lewandowski (POL, depuis 2011) 103
4- K. Benzema (FRA, 2005-2023) 90
5- Raul (ESP, 1995-2011) 71

Top 5 des buteurs en Liga

1- L. Messi (ARG, 2004-2021) 474
2- C. Ronaldo (POR, 2009-2018) 311
3- T. Zarra (ESP, 1940-1955) 251
4- K. Benzema (FRA, 2009-2023) 238
5- H. Sanchez (MEX, 1981-1994) 234

Top 5 des buteurs en sélection

1- C. Ronaldo (POR, depuis 2003) 135
2- L. Messi (ARG, depuis 2005) 112
3- A. Daei (IRN, 1993-2006) 109
4- S. Chhetri (IND, 2005-2024) 94
5- M. Dahari (MAL,1972-1985) 85

Top 5 des buteurs à l'Euro

1- C. Ronaldo (POR, 2004-2024) 14
2- M. Platini (FRA, 1984) 9
3- A. Shearer (ANG, 1992-2000) 7
4- A. Morata (ESP, 2016-2024) 7
5- H. Kane (ANG, 2016-2024) 7
5- A. Griezmann (FRA, 2016-2024) 7

** Qualifications incluses*

Objectif 1 000

Nombre d'années pour marquer 100 buts

- De 0 à 100 buts : **5 ans et 3 mois** (octobre 2002-janvier 2008)
- De 100 à 200 : **2 ans et 11 mois** (janvier 2008-décembre 2010)
- De 200 à 300 : **1 an et 5 mois** (décembre 2010-mai 2012)
- De 300 à 400 : **1 an et 8 mois** (mai 2012-janvier 2014)
- De 400 à 500 : **1 an et 8 mois** (janvier 2014-septembre 2015)
- De 500 à 600 : **1 an et 9 mois** (septembre 2015-juin 2017)
- De 600 à 700 : **2 ans et 4 mois** (juin 2017-octobre 2019)
- De 700 à 800 : **2 ans et 2 mois** (octobre 2019- décembre 2021)
- De 800 à 900 : **2 ans et 9 mois** (décembre 2021-septembre 2024)
- De 900 à 1 000 : **?** (depuis septembre 2024)

Sa saison 2024-2025

Au 31 janvier 2025

26 buts au total

- Saudi Pro League : 15 buts
- Supercoupe d'Arabie saoudite : 2
- Ligue des champions de l'AFC : 4
- Portugal : 5

Top 10 des meilleurs buteurs de l'histoire

Toutes compétitions confondues*

1- **C. RONALDO** (POR, depuis 2002) — **921 buts**
2- L. Messi (ARG, depuis 2004) — 861
3- Pelé (BRE, 1957-1977) — 762
4- Romario (BRE, 1985-2007) — 755
5- F. Puskas (HON/ESP, 1943-1966) — 729
6- J. Bican (AUT/TCH, 1931-1955) — 720
7- J. Jones (ILN, 1947-1964) — 647
8- G. Müller (RFA, 1964-1981) — 634
9- Eusebio (POR, 1957-1978) — 619
10- J. Bambrick (ILN, 1926-1943) — 616

** En matches officiels*

Autoportrait

TIJJANI REIJNDERS

“MES PARENTS ADORAIENT LE PRÉNOM DE BABANGIDA”

L'international néerlandais a pris une nouvelle dimension cette saison avec l'AC Milan. Fils et frère de footballeur, le milieu de 26 ans, à la personnalité encore peu connue, a accepté de se livrer pour *FF.*

Par
Tom Bertin, à Milan (Italie)

Photos
Claudio Villa/AC Milan via Getty Images

Autoportrait

Demi-finaliste de l'Euro 2024, Tijjani Reijnders, ici lors du huitième contre la Roumanie (3-0), espère faire partie de ceux qui offriront aux Oranje leur premier titre mondial.

Si son frère cadet, Eliano, a opté pour l'Indonésie, le pays de leur mère, Tijjani a choisi les Pays-Bas, celui de son père.

Mes débuts

"Je voyais les choses plus vite que les autres"

"J'ai commencé attaquant, comme tout le monde. *(Rires.)* Vers 13-14 ans, j'ai été positionné au milieu. Je n'ai plus bougé, j'ai vite compris que ce serait mon meilleur poste. Dès les catégories jeunes, j'ai su que j'avais le talent pour devenir pro. Je voyais les choses plus vite, j'étais plus rapide, plus technique que les autres. Et je me suis battu pour progresser encore et encore. Je jouais au PEC Zwolle, le club de ma ville. Puis je suis parti à Twente, à plus d'une heure de chez moi. Je voulais franchir un cap en évoluant dans un club plus important, pensant que c'était mieux pour ma progression. Mais, en fin de compte, ça me coûtait trop d'efforts : on venait me chercher à 6 heures, je rentrais à la maison à 20 heures...

À un moment donné, j'étais mort. Je ne voulais plus de ça ; alors, je suis retourné à Zwolle. C'est ici que j'ai fait mon premier match en pro, avant de signer à l'AZ Alkmaar en 2017. Et m'imposer là-bas, ça a pris du temps *(il n'est devenu titulaire qu'en 2021-2022, lors de sa cinquième saison au club)*. Forcément, je m'impatientais. Je discutais sans arrêt avec le club, les entraîneurs, mais, à chaque fois, on me disait d'attendre, que ce n'était pas le bon moment, qu'on préférait faire débuter un autre... À l'été 2021, je me suis dit que si je ne jouais pas cette saison, ce serait mieux que j'aille voir ailleurs. À ce moment-là, celui qui jouait à mon poste est parti et c'était l'opportunité pour moi d'enfin saisir ma chance. Et heureusement, je l'ai fait. »

Ma famille de footballeurs

"Mon père, le meilleur entraîneur"

"Mes parents m'ont appelé Tijjani parce qu'ils adoraient le prénom de Tijjani Babangida, l'ancien ailier de l'Ajax Amsterdam et du Nigeria. Avoir un prénom nigérian, ça me vaut quelques blagues de *(Samuel)* Chukwueze dans le vestiaire. *(Rires.)* J'ai toujours vécu à travers le foot. Quand je suis né, mon père *(Martin Reijnders, avant-centre)* jouait en pro aux États-Unis. On l'a rejoint, puis suivi en Finlande, avant de rentrer aux Pays-Bas. Ma mère m'a raconté qu'elle n'arrivait jamais à regarder ses matches, car mon petit frère et moi, nous passions notre temps à courir dans les tribunes. Quand il jouait pour le PEC Zwolle, je l'accompagnais dès que je pouvais et, à la fin de l'entraînement, j'allais faire des passes avec les joueurs.

Dès l'enfance, je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre que footballeur. *(Il réfléchit, l'air gêné.)* Ça va vous paraître chiant, mais je n'ai aucune autre passion. Mon frère et moi, on a toujours voulu ça. On passait notre temps à s'entraîner ensemble, à jouer dans la rue. C'est dingue que nous ayons réussi tous les deux *(Eliano, 24 ans, évolue latéral droit au PEC Zwolle en Eredivisie)*. J'espère qu'un jour, on jouera ensemble au plus haut niveau.

Au quotidien, l'expérience de notre père nous sert beaucoup. On s'appelle plusieurs fois par jour pour parler de la vie, du foot, se donner des conseils... Jeune, mon père aimait beaucoup sortir. Il nous a tou-

"Dès l'enfance, je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire d'autre que footballeur"

Alexey Filippov /Sputnik/Icon Sport - Claudius Rauch/Eibner/Imago/Psnewz

La satisfaction de remporter son premier trophée, la Supercoupe d'Italie, surtout contre l'Inter (3-2).

Tijjani Martinus Jan Reijnders Lekatompessy
26 ans. Né le 29 juillet 1998, à Zwolle (Pays-Bas). 1,85 m, 73 kg. Milieu. International néerlandais (20 sélections, 3 buts).

Parcours
PEC Zwolle (2016-2017), AZ Alkmaar (2017-2023), RKC Waalwijk (prêt, janvier-juin 2020), AC Milan (depuis juillet 2023).

Palmarès
Supercoupe d'Italie 2024.

jours dit de ne pas commettre les mêmes erreurs. Au même âge, nous sommes bien plus intelligents que lui. *(Rires.)* Mon père, c'est mon agent et mon entraîneur personnel, le meilleur que j'aie pu avoir."

Mon poste et mes inspirations
"J'ai appelé mon chien Messi"

"Mon poste préféré ? Numéro 8, évidemment. Ces derniers temps, je joue plus haut, en 10, mais c'est pour pallier quelques absences. Je fais du mieux possible pour aider l'équipe, mais c'est loin d'être le même poste. Moi, je suis un box-to-box, je peux participer à la construction des actions et à leur finalisation. Je me suis beaucoup inspiré d'Andrés Iniesta, que, petit, je regardais énormément. Plus tard, j'ai été fasciné par Kevin De Bruyne. En particulier par sa façon de regarder sans cesse autour de lui pour trouver des ouvertures que personne d'autre ne voit.
C'est devenu une part essentielle de mon jeu. C'est normal pour moi de passer mon match à regarder ce qui m'entoure pour être au bon endroit au bon moment et créer des décalages. Même si ça se travaille, c'est aussi de l'instinct. Mon gros

"Je me suis beaucoup inspiré d'Andrés Iniesta, que, petit, je regardais énormément"

point d'amélioration, c'est ma gestion des duels. J'aimerais récupérer plus de ballons, même si ce n'est pas vraiment mon rôle. Sinon, parmi mes adversaires, j'ai été impressionné par Pedri quand on a affronté le Barça en amical. Et, mon idole absolue, même si on ne joue pas au même poste, c'est Lionel Messi, le meilleur joueur du monde. Plus jeunes, mon frère et moi, nous nous étions promis lorsque nous aurions un chien de l'appeler Messi. Récemment, j'ai adopté un Pomsky et je lui ai donné ce nom. *(Rires.)*"

Mon Milan
"Zlatan veille sur chacun d'entre nous"

"C'est un club incroyable, l'un des meilleurs au monde. C'est un honneur de jouer ici, surtout quand on connaît l'historique des Néerlandais avec le club. Van Basten, Gullit, Rijkaard... Je suis très fier de porter le même maillot qu'eux. La vie ici est agréable, ma famille s'y plaît beaucoup. La nourriture est excellente, il y a plein de beaux parcs... Et la ville respire le foot. La rivalité avec l'Inter est très intense, c'est génial à vivre quand on est footballeur. Dès le premier jour, j'ai ressenti le soutien indéfectible des fans. Au club, j'ai été très bien accueilli, notamment par Zlatan Ibrahimovic. Il veille sur chacun d'entre nous. Si un joueur a un problème, il est là pour lui, il lui donne des conseils... Parfois, il vient dans le vestiaire nous motiver. Il nous apporte sa force et nous pousse à travailler en équipe, à ne pas être égoïste.
On en a besoin, car la Serie A est un très bon Championnat, vraiment différent de l'Eredivisie au niveau de l'intensité tactique, de la qualité des joueurs... Il suffit de regarder combien de clubs performent sur la scène européenne. En un an et demi ici, j'ai appris énormément de nouvelles choses, surtout tactiquement. Et la bonne ambiance du groupe m'aide. C'est comme une famille ! J'ai une super connexion avec Youssouf Fofana, mon binôme au •••

Claudio Villa/AC Milan via Getty Images

Autoportrait

••• milieu. Sinon, dans le vestiaire, je traîne avec Malick Thiaw et les Anglais Tammy Abraham, Fikayo Tomori, Ruben *(Loftus-Cheek).* Et mon « brother » nigérian Chukwueze ! Voir toutes ces cultures se mélanger, je trouve ça fascinant."

Mon efficacité

"Je suis bien plus décisif qu'avant"

"J'ai eu comme un déclic. Je suis bien plus décisif qu'avant *(13 buts cette saison en club et en sélection).* Avant, je me précipitais trop, alors j'ai travaillé là-dessus. J'ai multiplié les exercices de frappes et, avec mon père et mon frère, on a revisionné mes matches pour analyser mon comportement devant le but. Aujourd'hui, je suis beaucoup plus présent dans la surface et, surtout, j'ai gagné en sang-froid. Quand j'arrive en zone offensive, je sais quoi faire. J'ai marqué mes deux premiers buts, je me suis mis en confiance et tout a changé. Mes stats m'ont mis sous le feu des projecteurs, mais c'est une bonne chose, ça veut dire que je joue bien !

Ça ne me met pas de pression supplémentaire pour autant. Chaque fois que j'entre sur la pelouse, j'ai le sourire, car je suis trop content de jouer. Je profite, car, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la moindre blessure. *(Il touche du bois, en tapant sur la table.)* Mon plus grand objectif, c'est de remporter un maximum de trophées. Car, si je joue au football, c'est pour écrire mon nom dans les livres d'histoires. J'espère que ce sera possible à l'AC Milan, avec qui je vais bientôt prolonger mon contrat. Être un jour nommé au Ballon d'Or est un rêve, bien sûr, parce que ça en dit long. Tout dépendra de mes performances et des trophées que je gagnerai. Si je continue d'être le meilleur joueur possible à chaque match, de travailler dur pour l'équipe et d'être décisif, ce sera facile d'être nommé. *(Rires.)*"

"Remporter un maximum de trophées pour écrire mon nom dans les livres d'histoire"

Le 5 novembre dernier, contre le Real Madrid de Luka Modric et Aurélien Tchouaméni (3-1), le milieu milanais a livré l'une de ses meilleures prestations depuis ses débuts professionnels.

“Contacté par l’Indonésie, j’ai refusé, j’ai toujours voulu jouer pour les Pays-Bas”

Ma saison
“Même Liverpool et Barcelone ne doivent pas nous faire peur”

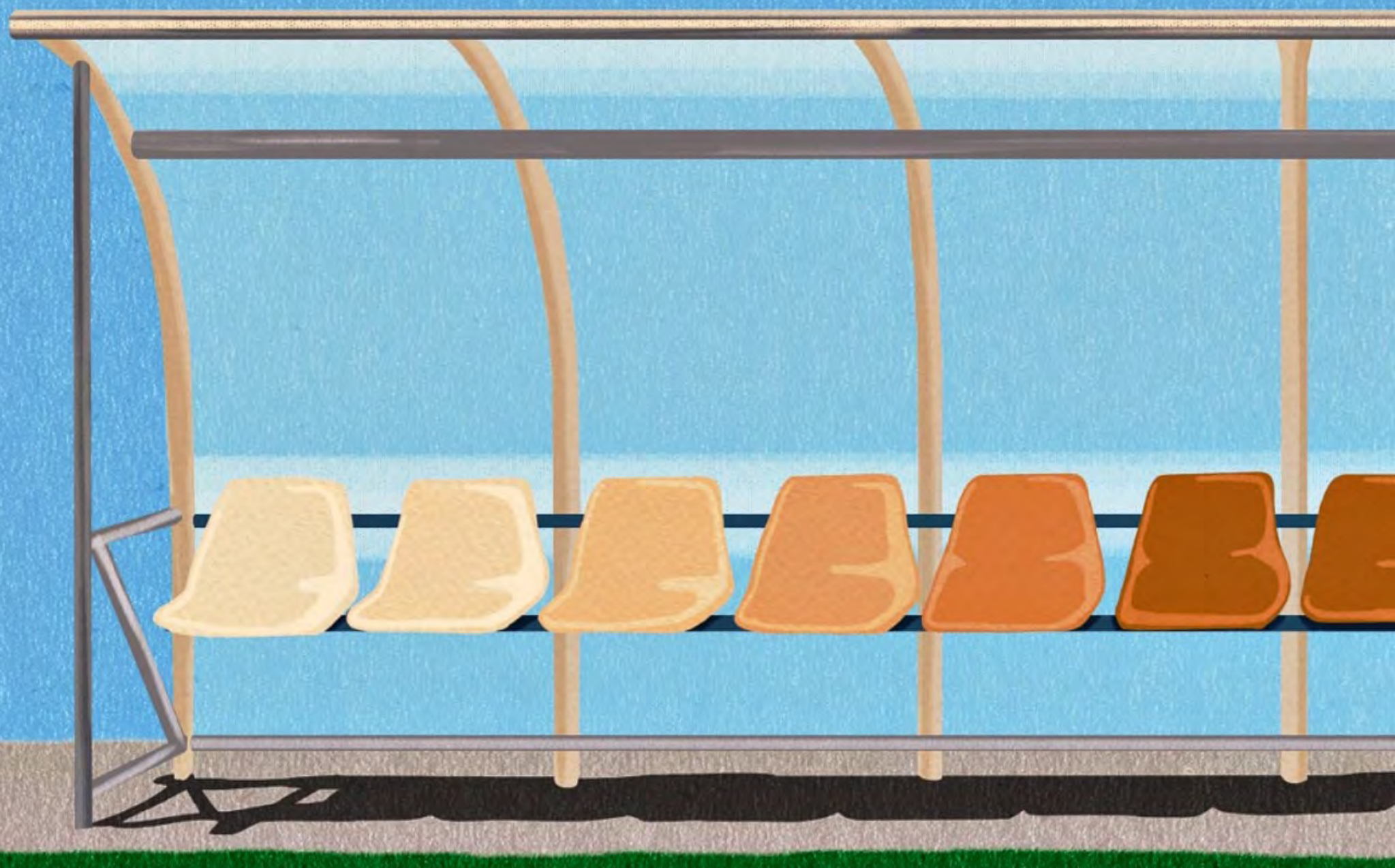
“En janvier, j’ai gagné mon premier titre *(3-2 face à l’Inter en Supercoupe d’Italie).* J’ai joué ce match comme si c’était mon dernier. Dans une vie, combien de fois on joue une finale ? On ne peut pas le savoir. Ce que nous savions, c’est ce dont on était capables. Et on a fini par le montrer à tout le monde, en retournant ce match fou dans les dernières minutes. C’était une sensation incroyable de gagner mon premier titre ici, encore plus face à l’Inter, le grand rival. Et c’est une super nouvelle pour le club au vu de notre saison *(qualifié en C1 contre Feyenoord, l’AC Milan est 8e en Serie A).* Depuis l’arrivée de Sergio Conceicao *(fin décembre),* on met beaucoup plus d’agressivité sans le ballon, au niveau du pressing, de la défense… On a besoin de temps pour s’adapter à ce nouveau plan de jeu, mais on est sur la bonne voie.
C’est le moment de prouver que nous pouvons faire mieux, car, jusqu’ici, on a manqué de constance. On est capables de battre le Real Madrid *(3-1, le 5 novembre)* et de faire nul contre Cagliari *(3-3)* juste après. Je reste persuadé que cette équipe est capable de grandes choses. Elle l’a montré à Madrid, où on a été trop forts. On était unis, j’avais l’impression qu’on était partout ! Moi aussi d’ailleurs, j’arrivais à dicter le tempo du match, j’ai marqué… C’est l’une de mes plus grandes performances. Ce succès prouve qu’on peut aller loin en Ligue des champions. Honnêtement, on peut battre tout le monde. Même Liverpool et Barcelone, très forts cette saison, ne doivent pas nous faire peur.”

Mon choix de sélection
“Pendant l’Euro, j’ai reçu beaucoup d’amour d’Indonésie”

“Les origines de ma mère, nos moments en famille, la bonne nourriture de là-bas… Je porte l’Indonésie en moi. Malheureusement, je n’ai jamais pu y aller. Je devais, mais j’ai dû annuler à cause du Covid. Mais j’irai, d’autant que mon frère, lui, a décidé de jouer pour ce pays *(1 sélection).* J’ai aussi été contacté par la Fédération indonésienne quand j’évoluais avec les U23 d’Alkmaar. J’ai refusé, car j’ai toujours voulu jouer pour les Pays-Bas. J’ai attendu, certes un peu plus longtemps mais j’ai fini par être appelé *(le 7 septembre 2023, face à la Grèce).* La fierté que c’était de chanter l’hymne pour la première fois… Défendre son pays, c’est une sensation incroyable, plus encore lors des grands tournois. Pendant l’Euro, j’ai reçu beaucoup d’amour d’Indonésie, c’était fou ! Sur Instagram, on m’envoyait des tonnes de messages de soutien. Peu de gens s’attendaient à ce qu’on atteigne les demies. Et malheureusement, l’Angleterre nous a éliminés à l’ultime minute *(1-2).* Ç’a été un moment très difficile, peut-être le plus compliqué à gérer de ma carrière. J’espère que lors du prochain Mondial *(en 2026),* nous atteindrons la finale et que, cette fois, nous la gagnerons. Je pense que l’équipe a le potentiel pour. À chaque poste, on a des joueurs qui évoluent dans de grands clubs. À nous de prouver ce que l’on vaut.” ● T. B.

Alterphotos/Psnewz

SUR LES BANCS, UN PETIT JARDIN DIVERS



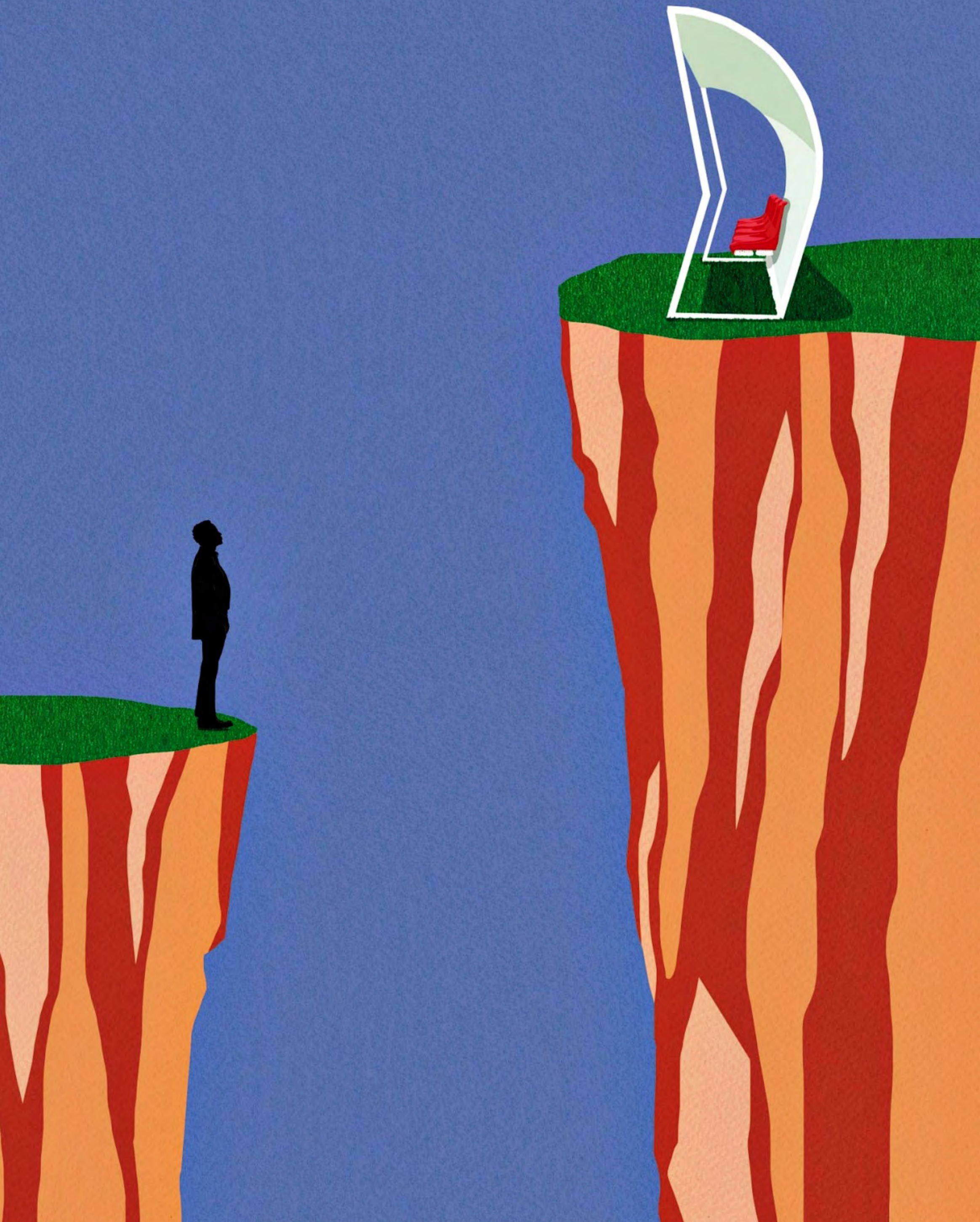
Alors que les joueurs noirs ou d'origine maghrébine sont bien représentés sur les terrains français, les entraîneurs issus de la diversité ont toujours eu plus de mal, au plus haut niveau, à se faire une place. Les choses évoluent quand même, mais lentement.

Par
Dave Appadoo, avec Nabil Djellit et Tom Bertin

Illustrations
Laura Acquaviva

Diversité sur les bancs

Enquête



Là où il se trouve, le regretté Michel Hidalgo doit se dire qu'il y a encore du chemin à parcourir, lui qui, dès les années 1980, devait monter au créneau en tant que sélectionneur pour défendre les joueurs de l'équipe de France titillés sur leurs origines diverses. Et c'est peu dire que la question identitaire chez les footballeurs a depuis été régulièrement remise sur la table : ici, le Front national (aujourd'hui Rassemblement national), jugeant qu'il y a trop de Noirs chez les Bleus en 2006 – thème régulièrement repris par l'extrême droite depuis –, là les polémiques sur les buffets halals après Knysna en 2010, l'affaire des quotas en 2011 à la FFF, en passant par celle d'un possible fichage ethnique au PSG dans les années 2010*, ou encore l'affaire Christophe Galtier à Nice**, et ses petites déclinaisons annuelles sur la pratique du ramadan.

Les projecteurs sont beaucoup moins souvent braqués sur les bancs de touche. Et pour cause. Pendant longtemps, la diversité y a été mise au ban. Alors qu'une large palette de couleurs et d'origines s'ébroue aujourd'hui sur les terrains du football français, des jeunes aux professionnels, cette variété de teintes a peiné à s'exporter jusqu'aux entraîneurs professionnels. Il y a vingt ans, *France Football* interrogeait : "Les entraîneurs victimes de racisme ?" Toujours dans *FF,* Jean Tigana en personne était monté au créneau en 2006, à la suite de sa non-nomination à la tête de l'équipe de France deux ans plus tôt : "Je l'ai su plusieurs jours à l'avance, quand M. Simonet *(alors président de la Fédération française de football)* est rentré d'un repas organisé pour les adieux de Jean-Claude Darmon *(qui avait quitté la présidence de Sportfive, à l'époque premier groupe mondial des droits sportifs).* Ce soir-là, il a dit à une personne très importante dans le football français que je connais depuis plus de trente ans : « Maintenant, il y a trop de Noirs en équipe de France, on ne peut pas mettre en plus un sélectionneur noir. » Une phrase terrible même si je suis intimement persuadé que M. Simonet n'est pas raciste."

Vingt ans plus tard, le foot français a (un peu) évolué. Quatre coaches noirs - et aucun d'origine maghrébine - officient cette saison en L1 : Antoine Kombouaré à Nantes, Liam Rosenior à Strasbourg *(voir page 28)* et depuis peu Habib Beye à Rennes et Samba Diawara à Reims. Un chiffre supérieur à nos voisins européens *(voir page 27)* mais qui ne dit pas tout de la difficulté toujours rencontrée par certains profils pour avoir leur chance dans l'élite ou même en Ligue 2 et en National.

Un diplôme très sélectif

Disons-le tout net, poser ce constat jette une manière de malaise dans les arcanes du milieu. Comme si personne ne savait trop comment aborder le sujet. Bien souvent, la première piste de réflexion conduit à l'accès aux diplômes d'entraîneur en France, l'un des plus compliqués à obtenir selon les observateurs. D'autant que le cursus pour accéder au fameux Brevet d'Entraîneur de Football Professionnel (BEPF) est à la fois très sélectif (seulement dix sélectionnés par an), et très onéreux (environ 30 000 euros), un chemin des plus escarpés qui favorise logiquement les anciens pros adossés à un club susceptible de prendre en charge les frais de formation, et qui éloigne les éventuels candidats issus du monde amateur.

Ce que confirme clairement Mohamed Tazamoucht, actuel entraîneur de l'AS Villers-Houlgate en National 2 et qui a longtemps roulé sa bosse dans le monde amateur. "Aujourd'hui, c'est extrêmement difficile d'accéder aux diplômes. Déjà si on n'a pas été professionnel, on ne peut pas y être. La deuxième contrainte, c'est d'avoir entraîné à un niveau professionnel, c'est-à-dire avoir déjà un certain nombre de matches. Mais si on n'y est pas de base, on ne pourra jamais y accéder. La Fédération dit que les gens ne se présentent pas. Mais allez au diplôme du DES *(Diplôme d'Entraîneur Supérieur),* l'avant-dernier diplôme avant le statut pro : il y a beaucoup de diversité dans les formations. Et, à la sortie, cette diversité n'apparaît pas." Les candidats seraient donc là, pleinement motivés à l'idée de bosser chez les professionnels, battant ainsi en brèche une hypothèse tenace qui circule dans le milieu expliquant que la complexité des diplômes et ses savoirs académiques décourageraient un certain type de population. D'ailleurs, sur les deux dernières promotions au BEPF, on peut compter un tiers de diplômés issus de la diversité. Alors, pourquoi ça bloque souvent ensuite ?

Encore une frilosité chez les décideurs

Ancien président de l'Unecatef, le syndicat des entraîneurs, Raymond Domenech a sa petite idée. "Je crois qu'il y a une image à consolider dans l'esprit des décideurs. Par exemple, les présidents de clubs et les directeurs sportifs ont décrété qu'un coach portugais, allemand ou italien apporte telle ou telle garantie. Ça devient un label qualité qui crée une filière. Du coup, il faudrait absolument quelques réussites éclatantes de coaches issus de la diversité pour construire une confiance sur ce type de profil. Mais je reste étonné que quelqu'un comme Zoumana Camara, avec son vécu de très haut niveau au PSG, n'ait pas eu encore l'opportunité de prendre en charge une équipe première."

Ça tombe bien car l'intéressé abonde dans le sens de l'ancien sélectionneur des Bleus sur le poids des représentations mentales. "Je ressens parfois un a priori sur moi, nous confie Zoumana Camara *(45 ans).* J'ai visiblement une image positive, je suis perçu comme quelqu'un de sympathique, mais, quand je montre que j'ai un •••

"Quand j'ai un discours structuré, je vois comme une forme de surprise chez mon interlocuteur" Zoumana Camara

"Il faudrait quelques réussites de coaches issus de la diversité pour construire une confiance sur ce type de profil" Raymond Domenech, ex-président de l'Unecatef

••• discours structuré, je vois comme une forme de surprise chez mon interlocuteur. C'est ça qui est surprenant car, moi, je suis dans le football de haut niveau depuis trente ans, c'est étrange que l'on soit surpris que je sache de quoi je parle. Si demain, j'émets un avis politique construit, je conçois que des gens puissent être étonnés par mon propos car ce n'est pas mon domaine de compétences. Mais sur le foot, pourquoi une telle surprise ?"

Et l'ex-adjoint de Laurent Blanc, Unai Emery et Thomas Tuchel d'avancer une piste de réflexion sur la construction de ces a priori qui peuvent freiner ou au contraire accélérer un destin. "Les médias ont aussi une responsabilité car ils ont résumé mon rôle dans le staff du PSG à l'adjoint seulement proche des joueurs, uniquement en poste pour faire le lien. À l'inverse quand Thiago Motta a arrêté sa carrière, les mêmes médias ont mis en avant le fait qu'il était programmé pour être entraîneur car c'était un stratège, etc. Ça signifie que derrière, le schéma est inscrit dans l'imaginaire : untel est profilé pour devenir coach, tel autre est davantage le bon gars capable de se lier avec les joueurs. Les parcours sont quasiment fléchés dès le départ. Et les décideurs sont forcément aussi influencés par ces représentations."

Plus de facilité pour les anciens grands joueurs

Fraîchement diplômé de la Licence Pro UEFA obtenue en Italie, Ibrahim Ba a consacré son mémoire précisément à ce manque de diversité au poste d'entraîneur principal. Et l'ancien attaquant international français (52 ans), passé par Le Havre, Bordeaux puis l'AC Milan, d'élargir le spectre des explications. "Selon moi, c'est culturel. Il y a une mentalité chez les décideurs, des représentations qui conduisent à ne pas oser confier les clés de l'équipe première à un non-Blanc. Les rares exceptions vont éventuellement être pour des grands noms du football comme Zidane, Tigana, Vieira, Henry, Kompany... Mais les joueurs noirs et arabes du dessous, bizarrement, ils obtiennent beaucoup moins d'opportunités que des Julien Stéphan, Pascal Dupraz et Cie, autrement dit des gens qui n'ont pas une immense carrière derrière eux, mais qui peuvent pourtant bénéficier de plusieurs opportunités dans l'élite. Attention, je dis tant mieux pour eux, je ne les jalouse pas. Mais je pose le constat que les chances vont plus bénéficier à certains profils qu'à d'autres."

À en croire l'ancien international algérien, Rachid Maatar, ex-directeur de la formation à Nancy et qui a multiplié les postes d'adjoint (Metz, Valenciennes, ASNL, entre autres), la situation serait révélatrice d'un panorama plus général : "Ce décalage entre ce qui se passe sur les terrains et sur le banc, c'est juste un prolongement de ce que l'on voit dans la société en général : une grande diversité chez les employés, qui disparaît au plus haut niveau sur les postes de décision, que ce soit en politique, en économie et donc en sport." Pas d'exception sur la méritocratie du football ? "À moi, on m'a carrément

"C'est un prolongement de la société : une grande diversité chez les employés, qui disparaît sur les postes de décision"
Rachid Maatar, ancien directeur de la formation à Nancy

Diversité sur les bancs

dit directement : « Rachid, vu les enjeux d'image et financier à l'échelle d'une ville, c'est trop risqué de mettre à la tête de l'équipe de foot un Maghrébin. » On me l'a dit cash. J'étais très en colère mais pas vraiment surpris car un maire, un élu régional ou départemental, sait qu'une ville est aussi regardée et considérée par le prisme de son club de foot. Du coup, l'entraîneur en devient l'incarnation. Et je ne vous fais pas un dessin, certains ne veulent pas que ce visage soit celui d'un Noir ou d'un Arabe."

Souvent confinés au monde amateur ou à la formation

Beaucoup constatent que jusqu'en National 2, un bon nombre de coaches issus de la diversité peuvent trouver un banc de touche. Mais au-dessus… "On est confinés au monde amateur dans les clubs de quartiers, et à la formation, reprend Rachid Maatar. Un peu comme la politique des grands frères dans les banlieues." Une situation que l'entraîneur Claude Le Roy imagine bien évoluer très prochainement. "Ça va faire comme en NBA où il n'y avait presque pas de coaches noirs il y a quarante ans alors qu'aujourd'hui, ça a bien changé *(plus d'un tiers cette saison).* La France se métisse. Et ça sera la même chose pour les bancs de touche. Aujourd'hui, ça commence déjà à être plus visible dans les staffs techniques en L1 et L2."

Et l'ancien champion d'Afrique 1988 à la tête du Cameroun d'éclairer un autre mouvement : "On voit aussi une nouvelle nature de décideurs avec d'autres codes. Demba Ba à Dunkerque *(L2),* Mehdi Benatia à l'Olympique de Marseille ou Kader Mangane à Strasbourg." Un phénomène qui fait réagir Philippe Diallo, dirigeant noir qui a gravi les échelons pour devenir le patron du football français à la tête de la FFF : "Je ne peux qu'encourager le fait que la diversité de notre foot se retrouve également sur les bancs de nos Championnats. Les diplômes d'entraîneurs sont ouverts à tous et j'incite notamment les joueurs et les joueuses en reconversion à se former et postuler, à tous les niveaux. Mon parcours personnel est l'illustration que les portes sont ouvertes à la diversité dans notre football quelles que soient les fonctions, jusqu'au plus haut niveau." Rendez-vous dans vingt ans. ⬢ **D. A., avec N. D. et T. B.**

"Ça fera comme en NBA où il n'y avait presque pas de coaches noirs voilà quarante ans. Aujourd'hui, ça a bien changé"
Claude Le Roy

* Une enquête a été réouverte en mai 2024 après un premier classement sans suite en août 2022.
** Jugé pour des accusations de harcèlement et de discrimination, Christophe Galtier a été relaxé fin 2023.

BIEN PIRE CHEZ NOS VOISINS

En Espagne et en Italie, où l'immigration est plus récente qu'en France, la question de la diversité sur les bancs de touche est, disons-le, un non-sujet. Dans ces deux pays, on dénombre un seul entraîneur noir, le Français Patrick Vieira (Genoa), sur l'ensemble des divisions professionnelles. La question n'est pas plus soulevée en Allemagne, avec, depuis le limogeage de Nuri Sahin à Dortmund, le seul Vincent Kompany au Bayern pour incarner la diversité dans l'ensemble du football professionnel outre-Rhin. En Belgique, Mbaye Leye à Seraing en Deuxième Division, est lui aussi bien seul. Aux Pays-Bas, un coup de gueule signé Ruud Gullit en 2022 avait animé ce débat. Le Ballon d'Or *France Football* 1987 regrettait de manière véhémente que les anciennes gloires des Oranje originaires du Surinam soient confinées à des fonctions d'adjoint : "Chaque fois, vous voyez ces anciens champions noirs seulement en tant qu'assistants. Allez vous faire foutre !" Sans surprise, c'est en Angleterre que la question fait le plus de bruit. Des voix comme celles de John Barnes ou Sol Campbell, notamment, ont évoqué frontalement une forme de racisme dans ce constat sans appel aujourd'hui encore : aucun coach noir dans les trois premières Divisions anglaises. Une situation qui a conduit la Fédération à créer le Football Leadership Diversity Code afin de mieux étudier la question. ⬢ **D. A.**

LIAM ROSENIOR

“LA DIVERSITÉ AU SENS LARGE PEUT ÊTRE UN ATOUT”

L’entraîneur anglais de Strasbourg (40 ans) a vu son père subir certains préjugés et lui-même a été confronté au racisme sur les réseaux. Mais il pense que ses origines lui donnent un avantage avec certains joueurs.

“À quel moment avez-vous songé à devenir coach ?
Avant même de devenir joueur. D’ailleurs, j’ai été l’un des plus jeunes diplômés du monde car j’ai passé mes examens alors même que je jouais encore. Mon père a été entraîneur *(à Gloucester ou Brentford notamment)* et je le suivais partout quand j’avais à peine 9 ans. Mais j’ai vu assez vite les difficultés auxquelles il a dû faire face. Il avait de bons résultats mais il n’obtenait pas le respect ni le crédit qu’il méritait, du fait de la couleur de sa peau. Il faut bien se rendre compte de ce qu’était la société anglaise il y a trente ans. Au fur et à mesure des années, j’ai compris que nous avions une dette vis-à-vis de gens comme lui qui ont dû lutter contre ces préjugés. Et nous le devons aux générations qui vont nous suivre. C’est une partie de ma motivation : devenir un modèle positif pour ceux qui veulent s’en inspirer, peu importe la couleur ou la religion.

Vous avez des exemples de discrimination qu’a dû subir votre père en tant que coach ?
Oui, bien sûr. Un jour, lors d’un match à l’extérieur, il fallait passer par un escalier extérieur pour accéder au stade et, une fois là-haut, le service de sécurité n’a pas voulu croire qu’il était l’entraîneur de l’équipe adverse. Je me souviens très bien qu’ils n’envisageaient pas une seule seconde qu’un Noir puisse être l’entraîneur principal d’une équipe professionnelle anglaise. Je ne sais pas si c’était du racisme mais c’était a minima un préjugé. Vous savez, parfois, ça ne passe pas par les mots mais par la façon dont vous traitez les gens. Ça a été une épreuve douloureuse pour lui et un enseignement majeur pour moi : je veux un monde où on ne discrimine pas en fonction de la couleur, de la religion, de l’orientation sexuelle ou autre. Juste respecter les gens pour qui ils sont. Ce serait le paradis. Mais on n’en est pas du tout là.

Vous réalisiez déjà qu’il n’y avait quasiment aucun manager noir en Angleterre ?
Oui. J’ai eu la chance d’avoir l’exemple de mon père sous les yeux puis de jouer sous les ordres de Chris Hughton *(manager irlandais passé par Tottenham, Newcastle et Brighton, notamment)*, l’un des très rares coaches noirs en Premier League. Il a été ma seconde inspiration. Je veux préciser : pas uniquement en raison de sa couleur de peau, mais aussi et surtout par son comportement très humble et son très haut niveau de compétences. Mais oui, il m’a montré que c’était possible pour tout type de personne, ça a été déterminant dans mon choix de devenir coach.

Au regard du très faible nombre de managers noirs dans le football de haut niveau, avez-vous pu douter de votre capacité à y parvenir ?
Je suis peut-être naïf mais je veux croire que si vous travaillez dur et que vous démontrez vos qualités, il n’y a pas de raison que cela ne marche pas. Pour ma part, j’y pense depuis mon adolescence et j’y travaille depuis de très nombreuses années. Donc, j’ai toujours pensé que j’allais y arriver car je me le suis mis en tête depuis longtemps. Pour en revenir à votre question, ce panorama sans beaucoup de managers noirs dans le football de haut niveau n’a jamais affecté ma confiance. Mais j’ai conscience que cela peut instiller le doute chez d’autres personnes qui y songent. Car cette question de la diversité que vous soulevez, elle se pose dans bien d’autres domaines de la société, et pas seulement aux postes de responsabilités dans le football.

Avez-vous vous-même souffert du racisme en tant que coach ?
J’ai été insulté de façon raciste sur les réseaux sociaux l’an passé. Moi, je ne suis pas dessus, mais mes enfants oui. Ça les a vraiment affectés, c’était très violent pour eux. J’ai d’ailleurs déposé une plainte.

Vous prônez davantage de diversité. En quoi cette diversité peut-elle se révéler être un atout pour un club ?
Elle vous permet d’avoir des connexions supplémentaires avec certains joueurs. Car, pour amener les joueurs au plus haut niveau, il faut également être en mesure de les comprendre. Par exemple, ici, à Strasbourg, j’ai une vingtaine de joueurs originaires de l’Afrique de l’Ouest. J’ai moi-même des origines de cette région du monde *(Sierra Leone)*. Donc, je comprends certains détails dans leur façon de penser, dans leur culture. Mais vous savez, ma maman est une femme blanche issue de la classe ouvrière donc j’ai également une compréhension de ce monde-là, de cette identité sociale. C’est pour cela que je ne dis pas qu’il faut absolument plus de coaches noirs au haut niveau, je dis que nous avons besoin de davantage de diversité, le football s’enrichirait à avoir plus de coaches d’horizons différents, de religions différentes, plus de femmes aussi. Plus de parcours de vie différents, tout simplement. Et en cela, la diversité au sens large peut être un atout. Le jour où on me reconnaîtra comme étant un bon manager et plus du tout comme un manager noir, un grand pas aura été accompli.”

● D. A.

Diversité sur les bancs

PORTRAIT-ROBOT DU GARDIEN IDÉAL

Plus tenus d'uniquement défendre leur cage, les gardiens sont devenus des pions essentiels du jeu. Les profils complets valent cher et leur recrutement est pointilleux. Des spécialistes passent au crible les aspects clés. Par Jeremy Docteur

"Si on évalue un gardien essentiellement en fonction des arrêts, on se plante", prévient d'emblée Christophe Lollichon, entraîneur et recruteur des gardiens à Chelsea pendant quinze ans de 2007 à 2022, aujourd'hui à Dunkerque (L2). Le poste est probablement celui qui a le plus évolué depuis le début du XXIe siècle. Les portiers doivent désormais agir comme des joueurs de champ, gérer le tempo, s'adapter à la ligne de pressing, orienter le jeu... Leur importance exponentielle au-delà de leur ligne de but et les exigences de plus en plus nombreuses de leurs coaches vont de pair avec des méthodes de recrutement qui, elles aussi, ont évolué. Certains clubs, en Angleterre notamment, disposent même d'un scout dédié. Nicolas Dehon, entraîneur des gardiens de Lille après être passé notamment par l'OM, le PSG ou Nice, applaudit. "On va y venir en France. Pour observer la préparation, le comportement sans ballon, la connexion avec le bloc-équipe... Des détails qui font pencher la balance. Il faut du temps pour aller sur place, le réseau ou la vidéo ne suffisent pas toujours."

LA DATA MOINS EFFICACE

La data, omniprésente dans les cellules de recrutement, n'a pas non plus autant de poids qu'à d'autres postes. John Achterberg, coach des portiers de Liverpool de 2009 à 2024 et qui avait l'habitude de constituer des listes pour Jürgen Klopp, confirme. "Je ne l'utilisais pas pour appuyer mes trouvailles : je regardais les matches. Parfois les observateurs étaient élogieux sur un profil qui, selon moi, ne concordait pas. Alors, je vérifiais que je n'avais rien raté. Dans 99 % des cas, mon opinion ne changeait pas. Il peut très bien faire ceci, cela, mais je considérais que ça ne marcherait pas pour Liverpool."

Sa liste régulièrement mise à jour, concernait autant le numéro 1, la doublure que le troisième gardien ou un talent aspirant. Jack Stern, son homologue de Brighton, qui emploie un recruteur

Gardien idéal

Christophe Lollichon, alors à Chelsea, a estimé à l'époque qu'Andreï Lounine, aujourd'hui au Real Madrid, n'était pas taillé pour les Blues. Le technicien français assume sa décision même s'il concède que l'Ukrainien est "un super gardien".

spécifique, explique que les chiffres peuvent éventuellement venir en appui. "C'est un mix avec les infos subjectives. Pour recruter un gardien, il y a six à huit critères principaux définis selon les idées du club et du coach. Avec Roberto De Zerbi *(de 2022 à 2024, aujourd'hui à Marseille),* il devait être excellent au pied et dans sa compréhension tactique. Bart Verbruggen *(1,93 m),* arrivé en 2023 d'Anderlecht, l'était. Si un profil ne coche pas toutes les cases, ce n'est peut-être pas un bon candidat pour nous. C'est notre postulat, même si le vivier est plus petit. On en élimine qui peuvent convenir à d'autres clubs."

RADIO DU POIGNET

Dans la liste des critères, tout en haut, il y en a un auquel il est difficile d'échapper désormais : la taille. Chez les jeunes, sur ce point crucial, une panoplie d'outils existe. Christophe Lollichon, qui s'enquiert de celle des parents et même des grands-parents ("La génétique peut sauter une génération"), explique : "À 18 ans, on a une idée assez claire, mais à 14-15 ans, je réclamais toujours une radio du poignet pour l'évolution morphologique. La marge d'erreur est d'un centimètre."

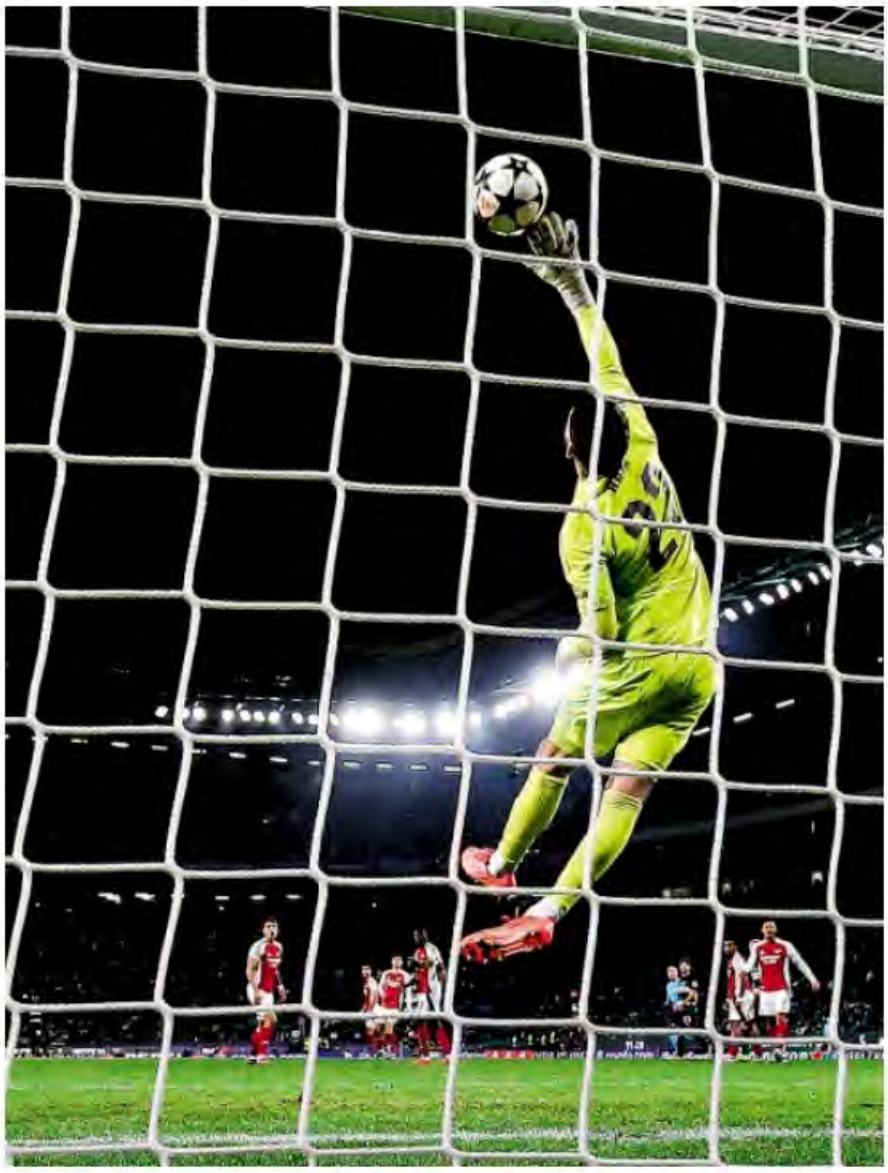
Brighton utilise la technologie SonicBone, dispositif à ultrasons conçu pour évaluer l'âge squelettique, l'état de maturation biologique, prévenir les blessures et prédire la taille adulte des jeunes athlètes. "La route jusqu'au haut niveau est longue et dépend beaucoup d'attributs physiques, de leur vieillissement", confirme Ian Buckman, directeur du centre de formation du club de Premier League.

"On élimine des gardiens qui peuvent convenir à d'autres clubs" Jack Stern, Brighton

LA TAILLE COMPTE MAIS...

Chez les gardiens adultes, un consensus semble s'être dessiné ces dernières années autour d'une taille minimale de 1,88 m. Mais elle ne fait pas tout. "Ederson *(Manchester City, 1,88 m)* est un fantastique relanceur et dans son but, il est très correct. Mais David Raya *(Arsenal)* fait 1,83 m, il est plus complet, sa lecture du jeu est excellente et il est l'un de ceux à prendre le plus de ballons aériens", explique Christophe Lollichon qui s'est pourtant souvent orienté dans sa carrière vers "les géants" de 1,90 m et plus *(Petr Cech mesurait 1,96 m, par exemple).* Être très grand n'est pas forcément un plus selon Jack Stern à Brighton : "Il y a des gardiens de 1,95 m qui ont du mal à bouger •••

Francis Gonzalez/SOPA Images via ZUMA/Psnewz



Malgré une taille modeste pour le poste (1,83 m), David Raya (ci-dessus), le portier d'Arsenal, allie une bonne détente à une excellente lecture du jeu. Dans les équipes dominantes, comme le Manchester City d'Ederson (à droite), le gardien doit prendre des risques au pied.

"Dans les grandes équipes, au-delà de deux-trois arrêts, tout ce que le gardien fait à côté est primordial" Nicolas Dehon, Lille

••• et à se placer, alors qu'un gars de 1,85 m peut être explosif et couvrir le but."

John Achterberg explique : "À Liverpool, il faut pouvoir vite sortir de sa ligne, être mobile, agir avec le ballon. Trop grand, en général, ils sont plus robotiques. Mais ça ne veut pas dire que je ne regardais pas." La preuve, Alisson, le Brésilien des Reds, mesure 1,93 m. Car, pour l'ex-entraîneur des portiers de Liverpool, "il faut penser à long terme : on peut voir un gardien très à l'aise avec ses pieds mais en Premier League, il aura des difficultés s'il est trop petit. Les aspects techniques, eux, se travaillent. Mais il y aura énormément d'apprentissages pour celui qui ne fait que défendre sa cage."

DE RÉACTIF À PROACTIF

Le portrait-robot du gardien prisé a évolué. "On s'est éloigné du « réactif », en protection de son but, pour aller vers le « proactif », celui qui cherche à augmenter sa zone d'influence, explicite Christophe Lollichon. Le gardien doit désormais gérer les espaces, s'inclure dans un bloc. Tout repose sur sa position de départ et celle-ci est fonction de ce qu'il a lu du jeu. Je le compare à un contrôleur du ciel : en retrait, il communique en permanence."

Nicolas Dehon partage cette réticence concernant ces gardiens "plantés". "Au niveau de la distance avec les défenseurs, de la gestion de la profondeur, ça me gêne. Il doit être connecté au jeu. Car, dans les grandes équipes, au-delà de deux-trois arrêts, tout ce qu'il fait à côté est primordial. Je l'ai dit à Lucas Chevalier : à Lille, tu as cinq centimètres de détails ; à Manchester City, deux-trois millimètres." À Brighton, sur ce point, Jack Stern parle du concept de "positional prevention" : "On veut un gardien capable d'adopter un placement agressif qui va empêcher que la balle soit jouée dans les zones dangereuses pour éviter de devoir faire un arrêt ou même qu'il y ait un tir. C'est parfois moins visible." Mais de plus en plus essentiel aux yeux des entraîneurs.

L'IMPORTANCE DU JEU AU PIED

Comme la qualité technique balle au pied. "Dans ce domaine, c'est plus dur de jauger le gardien d'une équipe qui ne joue pas la possession, pour-

Carlos Silva/Icon Sport - Jacques Feeney/Offside/Presse Sports

Le LOSC a vu juste concernant Lucas Chevalier. Repéré à 13 ans, le natif de Calais est passé en deux saisons d'une première titularisation en L1 au groupe France.

suit Stern à Brighton. Mais, globalement, on regarde chez un gardien son apport dans le contrôle du ballon, sa capacité à repérer le joueur libre, à trouver le surnombre face au pressing." Christophe Lollichon ajoute : "Et son aptitude à ouvrir des angles de passes."

Parfois, cette prise de risques au pied conduit inévitablement à des erreurs. Pour l'ex-coach des portiers de Chelsea, il faut être indulgent : "Un gardien peut coûter des buts par manque de discernement, mais un entraîneur cherche une marge de progression sur plusieurs matches. J'ai conseillé Édouard Mendy à Chelsea en 2020 parce qu'il était grand et proactif, même si ses pieds étaient moyens. Mais on devait trouver quelqu'un capable de s'adapter très vite à la Premier League et ne pas dépenser une somme folle après Kepa." Pour Nicolas Dehon, dans le jeu au pied, "il y a trois étapes : la prise d'info, la décision et l'exécution. Les émotions peuvent en faire louper une. Mais il faut parfois avoir le courage d'attendre que l'attaquant vienne sur vous pour la donner."

UN MENTAL D'ACIER

Pour cela, le coach du LOSC accorde une place prépondérante à la dimension psychologique. "La gestion d'un événement, l'attitude après un but, s'il baisse la tête, perd ses moyens… À l'époque, on avait pris quelqu'un qui avait joué la Coupe d'Europe pour être doublure à l'OM. Il n'a pas réussi à passer ces freins mentaux." Dans cette optique, la personnalité est minutieusement scrutée. "On discute avec les anciens clubs. J'ai déjà téléphoné au directeur d'une école. On va assez loin, confirme Lollichon. On ne peut pas tout savoir mais quand tu peux, c'est important d'avoir des entretiens en amont. S'il est obtus, campé sur ses positions… Méfiance."

Un volet humain qui a séduit Stern dans le cas de Bart Verbruggen. "Quand on l'a rencontré avec son entourage, c'était un immense plus. On a adoré ce qu'on a vu, une connexion s'est rapidement créée. Une grande part du job provient de nos investigations. Il peut y avoir des alertes qui font tiquer." Et des traits de caractère qui pèsent. Comme pour Andreï Lounine à Chelsea. "Andreï Chevtchenko *(alors sélectionneur de l'Ukraine)* m'alerte sur un jeune de 17 ans et demi en Première Division ukrainienne, raconte Lollichon. Je vois plein de choses intéressantes. J'arrive à le rencontrer lors d'un stage en Autriche. Je le sens timide, introverti. Chevtchenko me dit que le Real Madrid va aller vite, mais je ne veux pas me précipiter. J'ai encore un doute concernant sa capacité à être résilient sur certains aspects. Résultat, le Real le signe. C'est un super gardien mais j'assume totalement. Il me manquait un pourcentage suffisant pour ne pas engager Chelsea." ● J. D.

Daniel Derajinski/Icon Sport

ALLEMAGNE-ALGÉRIE : 2-1 A.P.
HUITIÈME DE LA COUPE DU MONDE 2014

Vahid Halilhodzic "ON A PERDU MAIS ON A GAGNÉ"

L'ancien sélectionneur de l'Algérie (72 ans) reste habité par la fierté et quelques regrets d'avoir vu ses Fennecs, perdants magnifiques, finir par céder devant le futur champion du monde allemand au Brésil. Par Thomas Simon. Photos Étienne Garnier/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"1982, PAS UN LEVIER POUR MOI"

"Après la qualification historique contre la Russie en phase de groupes *(1-1, 26 juin 2014)*, c'est la folie totale. Moi, une minute après le coup de sifflet final, je suis dans le huitième. Je n'arrive pas à dormir et, en plein milieu de la nuit, je regarde la rediffusion d'États-Unis - Allemagne *(0-1)*. Il y a une telle pression. Après la Belgique quelques jours plus tôt *(1-2, 17 juin 2014)*, on m'avait massacré. « Halilou », il fallait le virer. Et maintenant, on se fait du souci car je suis en fin de contrat. Les joueurs ont confiance en moi. Pourtant, quand je suis arrivé trois ans avant, rien n'était facile. Il fallait voir l'hygiène de vie, les cigarettes, les taux de masse grasse.

Il a fallu poser des règles. Les résistants philosophes, allez écrire des livres, ici, philosophie, c'est Vahid ! Ils ont compris que j'étais plus fou qu'eux, ils ont fait les efforts, et j'ai senti un attachement. Autour du match, il y a ce contexte lié à 1982, ce succès sur la RFA *(2-1)* et cette histoire pas nette des Allemands avec l'Autriche *(probable arrangement lors du troisième match du Mondial pour se qualifier aux dépens de l'Algérie)*. Ce n'était pas un levier pour moi. Les Algériens ont déjà de l'orgueil, pas besoin de le gonfler davantage. Si la charge émotionnelle est trop forte, ça pète. J'ai une équipe au niveau technique moyen mais qui a un cœur énorme. « Si vous pensez individuel, on prendra une énorme claque. »"

Dans le stade Beira-Rio de Porto Alegre, les supporters algériens sont déjà prêts à donner de la voix.

LE PLAN DE JEU
"CERTAINS NE SONT PAS CONTENTS ET VIENNENT ME VOIR"

"L'Allemagne est une machine qui te broie, te mange, la meilleure équipe du monde. Chez eux, au milieu, les permutations se font verticalement. Un t'emmène pendant que l'autre, qui se retrouve alors libre, monte d'un cran dans l'espace que tu viens de laisser. C'est lui le danger. Bloquer le milieu le plus haut possible, éviter que Götze et Özil se retournent, veiller à se déplacer de façon coordonnée pour ne pas que nos lignes s'étirent... Si nous sommes en place, ils auront un problème. Sur les phases arrêtées, marquage individuel. À la récupération, obligation d'enchaîner tout de suite par du jeu vers l'avant. Ils sont meilleurs mais ont des faiblesses : leur défense lourde, leurs latéraux qui sont des centraux, peu de joueurs vifs et percutants, et peut-être qu'ils vont nous sous-estimer.

La veille, je les convoque ligne par ligne et en groupe pour des discussions. Ils savent alors qui va débuter. Il y a cinq nouveaux titulaires *(Ghoulam, Lacen, Mostefa, Taïder et Soudani)* par rapport à la Russie, pour une question de fraîcheur et des considéra- •••

Quand elle le peut, l'équipe algérienne suit une idée ambitieuse, à savoir monter assez haut en phase de construction allemande. Alors que Neuer joue comme un défenseur et que Slimani se charge du premier pressing, Lahm décroche pour s'insérer entre ses deux centraux et réclamer le ballon, Taïder le suit, tout comme Mostefa s'applique à traquer Kroos, s'il sert de relais à son capitaine.

Richard Martin/L'Équipe

Au tableau !

À la récupération, les Algériens – M'Bohli compris – cherchent la transition rapide avec du jeu direct, le plus souvent en direction de Slimani, qui prend la profondeur dans le dos de la défense centrale allemande, assez lourde. Côté gauche, Soudani offre aussi ce déplacement vertical immédiat tandis qu'à l'opposé, Feghouli, moins explosif, peut s'engouffrer dans l'axe et jouer, le cas échéant, le deuxième ballon.

••• tions techniques et tactiques. Lacen offre – avec son pied gauche - du jeu long intéressant dans la diagonale. Pour ses qualités à la récupération, Taïder plutôt que Brahimi. Être remplaçant pour un tel moment, c'est difficile, je le sais. Certains ne sont pas contents et viennent me voir : « Coach, faut qu'on joue, faut mettre... » J'ai appelé président *(de la Fédération algérienne, Mohamed Raouraoua).* Ils sont venus s'excuser. Le jour du match, c'est speech devant le groupe. Assis face à moi, les têtes sont baissées. « Est-ce que vous voulez gagner aujourd'hui ? » Ils me regardent mais ne disent rien. *(D'une voix nettement plus prononcée.)* « Est-ce que vous voulez gagner ? Vous me regardez tous ! Dites-le librement ! »

J'ai préparé une équipe avec laquelle on peut défendre mais aussi avoir de l'ambition offensivement. « C'est un match pour l'histoire, des milliards de gens vous regardent, montrez qui vous êtes. » On termine avec des vidéos d'effusions de joie dans les rues algériennes que leur parcours a provoquées. Tu ne sais jamais jusqu'où tu peux aller, entre le pas assez et le trop. C'est un moment délicat. La dernière minute, le capitaine s'adresse au groupe. Au stade, je suis dans un état spécial. Au milieu du vestiaire, assis sur la chaise préparée par le kiné, une serviette à côté, je lis. Mais mon cerveau est branché sur « est-ce que mes choix sont les bons ? » Dans cette position, je veux qu'ils sentent qu'on est ensemble. « Je suis avec vous ici, et je serai avec vous sur le terrain aussi, à côté, sauf si l'arbitre m'autorise à me mettre au milieu... »"

L'équipe algérienne est soudée. Aïssa Mandi, Rafik Halliche et Islam Slimani (en vert, de gauche à droite) érigent un véritable mur pour contenir les assauts des Bastian Schweinsteiger, Shkodran Mustafi et Benedikt Höwedes.

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"C'EST PAR DU JEU DIRECT QU'ON CRÉE LE DANGER"

"Les Allemands ont du mal à déséquilibrer notre bloc et on se crée quelques possibilités, le but refusé à Slimani *(17e),* une bonne situation pour Feghouli *(15e).* Leur défense centrale joue haut et n'est pas mobile. C'est par du jeu direct – en cherchant immédiatement la profondeur ou en basculant côté opposé – qu'on crée le danger chez eux. Ça occasionne pas mal de déchets, des dernières passes mal ajustées. Il y a beaucoup de permutations et de déplacements entre les lignes côté allemand. On est vigilants : soit on suit en individuel, soit on laisse le joueur le plus proche y aller. Toi, tu peux gueuler, ce sont eux qui choisissent.

Il y a deux moments cruciaux : quand tu gagnes et quand tu perds le ballon. À la perte, tu as quatre à cinq secondes pour le récupérer avant de te replier collectivement. Il faut limiter l'imprévu, la surprise. Le rôle de Mostefa est important. Il applique mes consignes, se sacrifie à chaque fois que le jeu allemand se développe alors qu'on n'est pas encore replacé, et le stoppe plusieurs fois. Le ballon, on leur laisse. Tu fais avec les qualités que tu as !"

Thomas Müller efface Raïs M'Bolhi mais n'ouvre pas la marque devant une équipe d'Algérie qui résiste.

LA MI-TEMPS
"JE LEUR FAIS PETITE SÉRÉNADE"

"Je suis agréablement surpris par ce qu'on a montré. On peut faire quelque chose de grand. Mon discours d'avant-match est encore d'actualité, donc j'appuie : « Vous pensiez que je mentais en vous disant que vous pouviez gagner ? » Je leur fais petite sérénade. « Vous pouvez. Pourquoi vous ne voulez pas ? » Dans le vestiai-

Plus de dix ans après, Vahid Halilhodzic revit avec la même intensité ce huitième de finale, le seul de l'Algérie en quatre participations à une phase finale de Coupe du monde.

Raïs M'Bolhi s'impose dans les airs. Direction la prolongation.

Richard Martin/L'Équipe

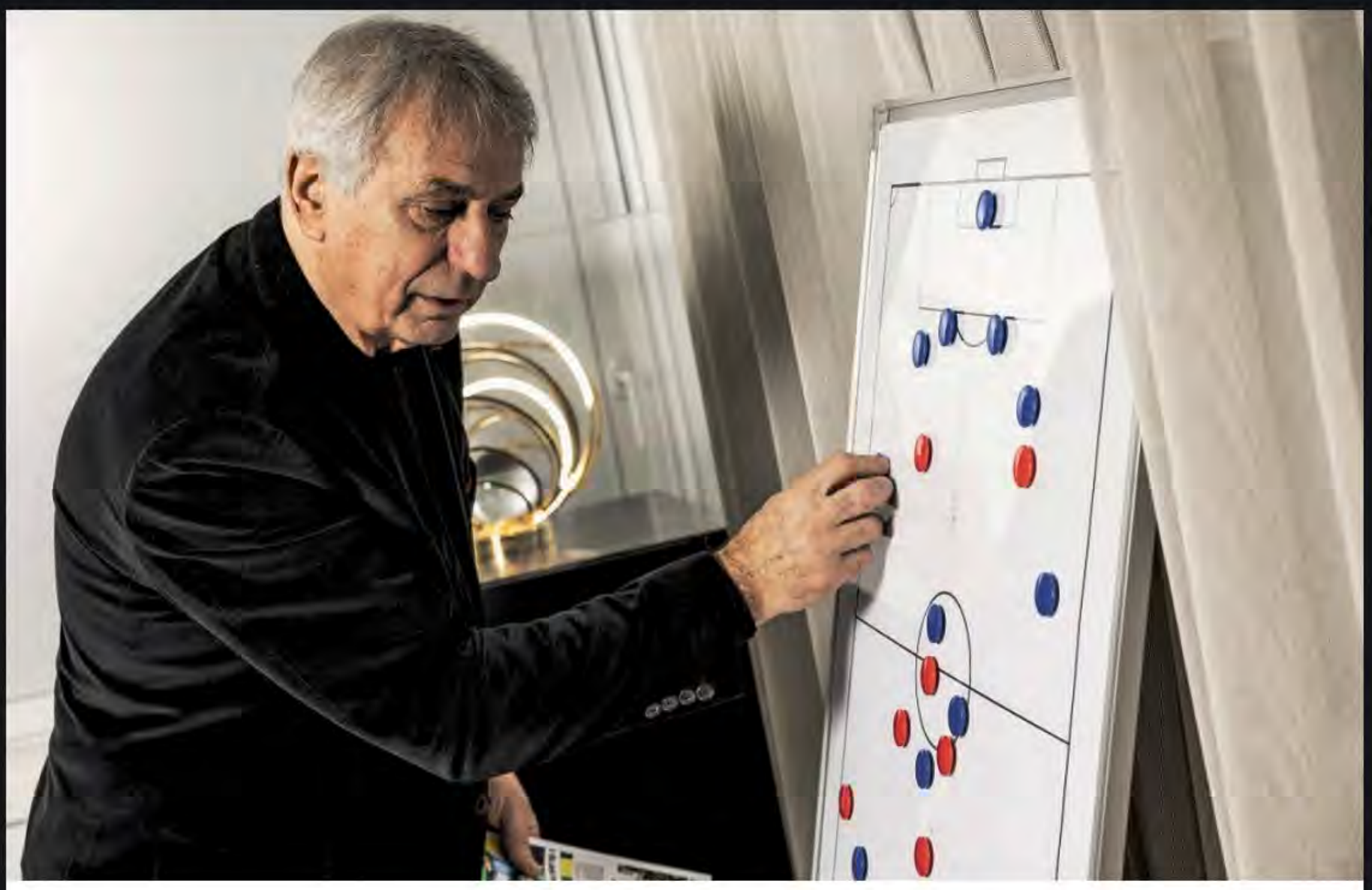
re, la concentration est maximale. Ça passe vite. Je les mets en garde : « Ils vont se faire bousculer par *(Joachim)* Löw *(sélectionneur allemand)* et vont reprendre fort. Il faut en imposer et montrer qu'on est également là pour gagner. » Götze est remplacé par Schürrle *(46e)*. Un joueur différent qui va offrir profondeur et percussion, qui peut nous faire mal avec sa vitesse et sa faculté à éliminer. De mon côté, je ne pense pas encore à des changements."

LA SECONDE PÉRIODE
"NEUER ANTICIPE TOUT ET FAIT LA DIFFÉRENCE"

"C'est plus ouvert, parfois débridé. Physiquement, ça devient plus compliqué, les lignes s'étirent. Je vois des choses qui ne me plaisent pas. Mais, en même temps, la possibilité de gagner grandit. On doit le faire avant la prolongation. Sur certaines opportunités offensives, il ne nous manque pas grand-chose. La charnière allemande panique sur nos ballons en profondeur. Mais ils ont Neuer, leur meilleur joueur et le meilleur gardien du monde à cette époque. Aux 40 mètres, il est toujours là. Incroyable !

C'est la première fois que je vois un gardien jouer ainsi tout un match. Il anticipe tout et fait la différence. Le sport, c'est le temps. Une seconde avant, une seconde après, ce n'est pas la même histoire qui s'écrit. Je lance Brahimi *(78e)* pour attaquer différemment et parce que je pense gagner. Sur ses prises de balle, il se retourne et donne une impulsion vers l'avant. Notre gardien M'Bohli nous sauve. Schweinsteiger rate la balle de match *(90e)*. Temps réglementaire terminé, je sais qu'on va se retrouver en difficulté." •••

Au tableau !



Richard Martin/L'Équipe

L'entrée de Schürrle donne plus d'impact à l'Allemagne. Il va de gauche (d'où viendra son but) à droite (comme ici) et crée des brèches, dont profitent Lahm, Schweinsteiger puis Khedira, ce qui contraint les Fennecs à fournir davantage d'efforts physiques pour resserrer les lignes.

••• LA PROLONGATION

"CONTRE LA FRANCE EN QUARTS, ON AURAIT GAGNÉ"

"Deux fois quinze minutes d'efforts pour l'histoire. Mais leurs jambes, leurs corps étaient déjà pas mal usés. La moitié de l'équipe venait de débuter le ramadan *(la veille).* Huitième de Coupe du monde, cent vingt minutes contre l'Allemagne, fin juin, au Brésil, tu ne bois pas de la journée... Je ne m'en étais pas mêlé, c'est sacré. Je sais que ça va coincer. Je m'étais adressé au président *(Raouraoua)* et il avait fait venir un imam d'Algérie pour leur dire que ça pouvait être repoussé. Comme beaucoup, il avait aussi son avis sur la tactique et n'était pas loin de vouloir faire l'équipe à ma place !

On prend directement un but – plein de réussite – de Schürrle *(92e)* sur une perte de balle de Mandi côté droit, une faute individuelle. Sur le banc, je suis un peu abattu. Je sais que c'est fini. Tu ne peux pas le dire, tu encourages. Mais des joueurs n'en peuvent plus, ont des crampes. Je fais entrer Djabou *(100e).* Lui, c'est talent phénoménal, le plus fort techniquement. Mais dans l'esprit c'est un pur amateur qui ne s'est jamais entraîné de sa vie. Le second but d'Özil *(119e),* on le pense anecdotique, mais on réduit le score par Djabou justement *(120e + 1),* ça réveille un truc.

On se dit pourquoi pas, c'est humain. Il y a une tête de Bougherra. Fin. Les garçons ont tout donné. Il manquait un peu de réalisme, un peu de chance, un peu de jus. C'était la France en quarts. On aurait gagné. Je crois que je ne dis pas un mot aux joueurs. Je ne me présente pas devant les médias. Obligations, je m'en fous ! Le lendemain, je ne réponds à personne quasiment. J'annonce mon départ au président de la Fédération."

L'ancien entraîneur du PSG avait préparé "une équipe avec laquelle on peut défendre mais aussi avoir de l'ambition offensivement".

Que ce soit sur sa ligne de but ou en dehors de sa surface de réparation, en véritable libero, Manuel Neuer était partout. L'homme du match.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

LES STATS

ALLEMAGNE		ALGÉRIE
67 %	POSSESSION	33 %
28	TIRS	10
14	TIRS CADRÉS	4
10	CORNERS	4
691	PASSES RÉUSSIES	265
11	FAUTES COMMISES	20
11	INTERCEPTIONS	23

LES BUTS

1-0 Schürrle (92e, passe de T. Müller)
2-0 Özil (119e)
2-1 Djabou (120e +1, passe de Feghouli)

CE QU'IL EN RESTE

"MILLE PERSONNES M'ONT PORTÉ DANS UN CENTRE COMMERCIAL"

"Des regrets mais cette défaite a fait la gloire de l'équipe vaincue. On a perdu mais on a gagné : les cœurs, la sympathie, le respect et la reconnaissance. Le lendemain, dans un centre commercial, on m'a reconnu : « Algérie, Algérie ! », mille personnes m'ont porté. Le retour au pays était fou. J'ai parlé quarante-cinq minutes avec le président Bouteflika. Cinq fois il a répété : « Le peuple algérien veut que tu restes. » Je ne disais rien. Dans ma tête, j'étais déjà parti. On me dit que le cheikh de City m'attend à l'aéroport de Roissy pour discuter, que Galliani du Milan veut manger avec moi... Non merci, j'ai donné ma parole à un ami devenu président de Trabzonspor. La plus grande bêtise de ma vie ! Ma femme et mes enfants n'ont pas compris. Moi non plus. C'est Vahid..." ● T. S.

Les joueurs de la Mannschaft sont soulagés. Ils ont souffert mais poursuivent leur route vers leur quatrième étoile.

LE QUIZ DE VAHID : 3/7

"C'était une première pour l'Algérie à ce niveau de la compétition. Avant elle, combien de sélections africaines étaient parvenues à passer le premier tour d'une Coupe du monde ?
Alors... Ghana *(2006 et 2010)*, Maroc *(1986)*, Nigeria *(1994, 1998 et 2014)*, Cameroun *(1990)* et Sénégal *(2002)*. Donc cinq, et avec l'Algérie, six. (Vrai.) **1/1**

Dans quel stade avait lieu ce huitième de finale ?
À Porto Alegre. Mais le nom du stade, je ne l'ai pas. (**Faux.** Estadio Beira-Rio.) **1/2**

Quelle était la nationalité de l'arbitre ?
Aucune idée. (**Faux.** Un Brésilien, Sandro Ricci.) **1/3**

C'est votre capitaine qui gagne le toss. Que choisit-il ?
Je n'en ai aucun souvenir et je ne suis même pas certain d'avoir regardé ça. Mais disons qu'il a choisi la partie de terrain où on a commencé. (Vrai.) **2/4**

Deux cartons jaunes sont distribués au cours des cent vingt minutes. À quels joueurs ?
Mostefa ? *(Non.)* Halliche et Neuer. (**Faux.** Halliche et Lahm.) **2/5**

Combien de tirs dans la surface pour l'Allemagne à l'issue du match ? Pour vous donner une idée, au total, ils ont tiré 28 fois...
14. (**Faux.** 19.) **2/6**

Il y a des domaines statistiques dans lesquels vous présentez des chiffres supérieurs à l'Allemagne sur ce match. Pouvez-vous en donner un ?
On a plus couru. (**Vrai.** Plus d'interceptions et de tacles réussis, aussi.) **3/7"**

BERGAME ÉLÈVE LA FOI

Calme, riche, travailleuse et jugée parfois austère, la belle petite cité lombarde, grâce à l'Atalanta, a enfin trouvé sa place sur la carte du football. Pour le plus grand plaisir - ou pas - de ses plus fidèles tifosi.

Par
Thomas Simon, à Bergame (Italie)

Photos
Giuseppe Carotenuto/L'Équipe

ATLAS

Bergame, Italie.
Population 120 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 3 °C.
Température moyenne l'été 22 °C.
Ensoleillement
5 heures par jour en moyenne.
Précipitations
Entre 90 et 117 jours par an.

"La maglia sudata sempre", le maillot toujours trempé de sueur, c'est ce qui est écrit à l'intérieur du col de la tunique de l'Atalanta. Et c'est ce qu'on a également constaté après avoir grimpé à pied tout en haut de Bergame pour admirer la force élégante et captivante de cette ville, éclairée entre les flots d'azur par un soleil éclatant, une respiration en même temps qu'une transpiration, parce que la beauté lombarde se mérite.

Un peu plus tôt, au volant de sa Skoda au pare-brise fendu, Carlo, chauffeur de taxi originaire de Caravaggio, peste après la Fashion Week de Milan et se prend pour Fangio. Veste noire remontée jusqu'au menton, casquette kaki recouvrant son crâne chauve que vient frôler à chaque coup de frein le fanion fatigué de la Dea* qui pendille au rétro, il jacte sans arrêt et n'entend pas les questions. Mais donne des réponses à celles qui tournent dans sa tête au sujet d'un football qu'il a vu changer. "C'est pourri, de plus en plus. Nous aussi, on est devenu des enfoirés. OK, des gentils enfoirés. Mais les Percassi *(famille qui possède 45 % des parts du club, dont Antonio et Luca sont respectivement président et administrateur délégué),* ils ont beau être d'ici avec les codes d'ici, c'est un business. Mets la main dans leurs poches et tu verras s'ils ne te coupent pas le bras. Bon, ils filent un maillot à tous les nouveau-nés de la ville..."

Son poing sur le klaxon suivi d'une insulte interrompt son constat, qui s'évapore comme ce qui

sort de sa clope électronique. “Je suis là depuis Claudio Caniggia *(l’Argentin arrivé à l’Atalanta en 1989).* Des cheveux blonds, longs, une tête d’ange, mais un drogué. Moi, la drogue, j’ai arrêté, même si supporter, c’en est une aussi. Ici c’est Gian Piero Gasperini le dealer. Ses joueurs, ils mettent en transe, ils te font triper, c’est le pied ! Jusqu’où ça va aller ? Ce n’est pas une hallucination, rassure-moi ?”

Une cité divisée en deux

Ce qui me rassure en cet instant, c’est de descendre de son taxi sur la Piazza Pontida, autrefois appelée Place du Bois, lorsque ce matériau provenant principalement de la vallée Brembana y était vendu. Voilà le point de départ central choisi pour monter jusqu’à città alta, moitié dominante d’une ville divisée en deux. Sur l’extension abritée du *Tassino Cafè,* Gianluca, cheveux blancs gominés impeccablement plaqués en arrière, écrase ses dernières miettes de mie grillée pour un pigeon qui becte à ses pieds. Il lit l’*Eco di Bergamo,* mais à l’envers, un truc étrange que je pensais être le seul à faire. Des pages spéciales sont consacrées aux gars du Gasp’ qui s’apprêtent ce jour-là à défier Arsenal en Ligue des champions dans leur antre du Gewiss Stadium.

“Pour des personnes comme nous, qui se sont toujours contentées de peu, fallait être zinzin pour penser que tout ça pouvait nous arriver.” •••

PRATIQUE

Décalage horaire Aucun.
Distance Paris-Bergame Entre 830 et 900 km.
Vol Paris-Bergame 2 heures avec arrivée à Milan ; 1 h 30 depuis Beauvais, vol direct.
Prix du billet d’avion 50 à 190 euros l’aller-retour.
Nuit d’hôtel 60 à 100 euros.
Trajet aéroport - centre-ville 130 euros en taxi depuis Milan.
Ticket de transports en commun 1,70 euro, valable 75 minutes.

Giuliana D'Ambrosio et sa trattoria (ci-dessus), l'octogénaire Claudio, mémoire de l'Atalanta (page de droite) ou les trois testicules porte-bonheur du chef d'armée Bartolomeo Colleoni sur la façade de la chapelle du même nom (en haut, à droite) : autant de personnages ou de lieux emblématiques d'une ville fière d'afficher son soutien pour Nicolo Zaniolo (ici devant le défenseur d'Arsenal Ben White le 19 septembre dernier) et ses coéquipiers.

••• Ce supporter lambda ne mange plus mais continue de s'essuyer la bouche, machinalement, avec sa serviette en papier. "C'est grandiose." Et c'est ce qu'on pourrait dire aussi en se retournant, une fois franchie, dans la ville haute, l'imposante Porte San Giacomo. D'ici, appuyé sur les remparts, on peut ressentir le poids du passé médiéval qui sublime cette partie de Bergame.

Coupe d'Italie, mort du pape et légende des trois testicules

L'atmosphère romantique s'estompe vite avec le flot de touristes et les ardoises des terrasses écrites en anglais pour les appâter. Un nounours qui porte un maillot noir et bleu posé sur une devanture les regarde défiler et, s'il pouvait lever les yeux, il verrait flotter le drapeau de son club accroché à un balcon. Un papy, qui mâchouille son mégot jauni coincé entre sa moustache et son bouc, remonte la rue Gombito jusqu'à la Piazza Vecchia, la plus fréquentée en cette matinée, où se mêlent voyageurs, badauds et étudiants.

Tous les locaux l'arrêtent, le saluent d'un "ciao capo" et tapent le bout de gras avec lui. Claudio a la mine et le regard fatigués, un œil qui dit merde à l'autre mais il a de la mémoire. L'octogénaire – "une tête de fou" comme il répète, sur laquelle il a posé son chapeau bleu marine orné du cheval cabré de Ferrari doré – explique : "Avec les Milanais à côté, pas évident d'exister. Il nous a fallu travailler plus et autrement. Car ni Gasperini ni les Percassi ne sont des génies, ce sont des maçons qui bâtissent. Ici, personne ne dit « on va au stade », mais « on va à l'Atalanta »."

Il décroche un sourire puis fredonne un air à la gloire d'Angelo Domenghini. "Avant Ademola Lookman, c'est lui qui nous a mis trois buts en finale, pour notre premier trophée, la Coupe d'Italie *(3-1 face au Torino),* le 2 juin 1963." Malheureusement le lendemain, le pape Jean XXIII, originaire de Sotto il Monte, un village de la campagne de Bergame, rendit l'âme, éclipsant alors l'exploit inédit. Pourtant, ici, on dit que Dieu marche avec la déesse. Le papy tente un semblant de pivotement. "C'est une petite ville. Elle te charme. Prends le temps d'admirer et d'apprécier... Va par là-bas, sur la Piazza del Duomo, la basilique Santa Maria Maggiore va t'envoûter."

C'est censé être le prochain arrêt mais le destin attend à deux pas. Pendant que les touristes touchent les trois testicules du chef d'armée Bartolomeo Colleoni reproduites sur le portail de la chapelle qui porte son nom – pour rire ou parce qu'ils veulent bien croire à la légende qui raconte que ça porte chance – ceux d'un basset (moins un) traînent sur le tapis de l'entrée de l'hôtel-restaurant *Il Sole.* Un scooter s'arrête alors devant l'établissement. Le conducteur porte un casque blanc recouvert partiellement par le logo de l'Atalanta. Sa veste du RSC Anderlecht entrouverte laisse devi-

Spada/LaPresse / Icon Sport

ner un maillot du Real Madrid. Paolo Di Pilato, 67 ans, se définit comme "un sacré numéro et un collectionneur de maillots". D'emblée, il dit : "Je suis un malade de *France Football,* ne bouge pas, je dégage mon machin plus bas parce que les flics sont là."

Fêtes, snobs et bergamasco

Le restau *Il Sole*, il n'y travaille plus mais c'est toujours chez lui. Il y déroule ses souvenirs en même temps qu'il fait défiler les photos sur son téléphone. "Le premier que j'ai connu, c'est *(Glenn)* Strömberg, capitaine suédois *(dans les années 1980),* il habitait sur la place et venait toujours manger. Christian Vieri, il habitait chez mon frère. C'était notre crack *(1995-1996).* On a fait des fêtes ici, avec mon copain *(Paolo)* Montero *(défenseur uruguayen des années 1990).* Leo Rodriguez, Ivan Valenciano ou même Sergio Berti et Faustino Asprilla, qui jouaient à Parme... Un soir, ils ont bu cinquante bières !"

Il s'arrête net, et montre quelqu'un avec un geste de la tête. "Elle, c'est la femme de German Denis *(attaquant argentin de l'Atalanta entre 2011 et 2016).* Ici, c'est la maison des joueurs." Affable au possible, le gars a de la gouaille, un tas de trucs incroyables à raconter et à montrer. Diego Maradona, Zinédine Zidane, Paolo Rossi, Eusebio, Andreï Chevtchenko : à un moment ou à un autre, il les a rencontrés et a immortalisé l'instant par des clichés. "Attends, je passe vite parce qu'il y a quelques nanas qui se promènent aussi là-dessus..." Les cloches retentissent à l'extérieur. "Ton reportage, ce n'est pas bon. Ici, ce n'est pas une ville de foot mais de snobs avec une qualité de vie formidable, des gens qui ont de l'argent et pour qui ça marche bien. En revanche, tous les petits patelins autour, ceux des vallées, de la montagne, eux, ils sont mordus de foot et remplissent le stade. La polenta, l'*Eco di Bergamo,* l'Atalanta et le « bergamasco », le dialecte d'ici, c'est l'identité de ce territoire. Ils y sont attachés et tu ne peux pas la leur enlever. Avant, il ne fallait pas finir dans les cinq derniers. Maintenant, l'objectif de l'équipe est de terminer dans les cinq premiers. Tu comprends ce qui a changé. On se dit aujourd'hui plus facilement tifoso de l'Atalanta. Mais il y a toujours ce truc d'être pour l'Atalanta et... la Juventus, ou Milan, ou l'Inter..."

Une double foi auparavant courante mais peu à peu mis à mal par l'ère Gasperini. Un cuistot circule. "Tu le vois calme, avec ses casseroles, sa toque. Une fois au stade, c'est un fanatique, tu le vois chanter et insulter, casser les couilles aux policiers, cet enfoiré. *(Rires.)*" Le cuisinier ôte son tablier et remonte la manche de son tee-shirt qui cachait Bergame et la Dea tatouées sur son bras. Ça donne une idée à un client, jusqu'alors tranquillement attablé, qui déboule torse-poil, son polo rouge bordeaux à la main, pour exhiber la •••

STADES

1. Gewiss Stadium
(anciennement Stadio Atleti Azzurri d'Italia), Viale Giulio Cesare 18, Bergamo.
Club résident
Atalanta Bergame.
Inauguration 1928, pour sa forme la plus ancienne ; 2024, pour sa version la plus récente.
Capacité 24 950 places.

2. AlbinoLeffe Stadium
Via Comun Nuovo 26-28, 24050 Zanica.
Club résident
AlbinoLeffe (Serie C).
Inauguration 2021.
Capacité 1791 places.

Ville de foot

À Bergame, comme Romina et Manuel (en haut, à gauche), on vient de la campagne environnante pour encourager la Dea. En ville, les touristes, parfois insensibles aux joies du football, se pressent dans le funiculaire pour rejoindre la cité haute. Certains n'hésitent pas à utiliser des trottinettes pour éviter l'attente.

••• Ligue Europa, le logo du club lombard et un grand 1907 *(année de fondation de l'Atalanta)* qu'il a fait graver sur son corps.

Harvey Keitel, OM et résilience post-Covid

"Être bergamasque signifie être dur et sérieux, fiable et travailleur. On pourrait nous prendre pour des gens froids et détachés, mais ce n'est pas le cas, souligne le scénariste et réalisateur Davide Ferrario, qui a grandi rue Ponte Pietra, derrière le stade, et qui a produit *A guardia di una fede* (Garder notre foi), un documentaire centré sur la Curva Nord et son leader, Claudio « Bocia » Galimberti. Nous brûlons de l'intérieur, mais nous ne le montrons pas. Un vieux proverbe dialectal dit : « Les gens de Bergame : sous la cendre, la braise brûle. »" En 2019, alors qu'il tourne le film *Blood on the Crown* avec Harvey Keitel et Malcolm McDowell, le cinéaste établit secrètement le planning de travail des équipes en fonction du calendrier de la Dea en Ligue des champions, une compétition qu'elle dispute alors pour la première fois de son histoire.

Son studio de montage est comme un autel à la gloire des siens, où trône le maillot porté par Josip Ilicic lors de son quadruplé à Valence, et auquel on accède après avoir admiré un pan de souvenirs organisés autour du tableau iconique *Il Quarto Stato (le Quart-État)* de Pellizza da Volpe-

ON MANGE QUOI ? *L'or jaune*

1. Les casoncelli

Ces pâtes, sorte de raviolis allongés *(photo),* autrefois garnies avec les restes disponibles, appelées casonsèi dans le dialecte, témoignent de l'authenticité bergamasque. Désormais, dans la plupart des trattorias de la ville, elles sont garnies de viandes et accompagnées de beurre fondu, de sauge et de bacon.

2. La polenta

L'or jaune de tradition paysanne. Que ce soit la version salée – de sa forme la plus classique à la plus agrémentée (mélangée à du beurre et des fromages locaux) nommée taragna – ou la version sucrée (polenta e osei), génoise recouverte de pâte d'amande jaune, cette « purée », mélange d'eau et de farine de céréales, est incontournable.

3. La glace à la stracciatella

Pour compléter ce top 3 et terminer sur un dessert, il y avait match avec le gâteau Donizetti, en forme d'anneau et désigné ainsi pour rendre hommage à l'illustre compositeur Gaetano Donizetti. Mais impossible de ne pas faire une pause gourmande à *La Marianna,* glacier le plus connu de la ville (situé en partie haute), où Enrico Panattoni a créé la glace au parfum stracciatella en 1961 (lait entier, crème fraîche, éclats de chocolat).

Matteo Ciambelli/DeFodi Images/Icon Sport

do revisité avec Percassi, Gasperini, Andrea Petagna et Papu Gomez marchant avec le peuple. "Il y a toujours eu un sentiment de différence, poursuit Davide Ferrario. Mais ça ne s'est jamais traduit par de la fierté, plutôt par la fatalité que nous serions toujours au dernier rang, même si nous ne le méritions pas. Tout cela a été bouleversé par l'Atalanta : nous ne sommes plus au dernier rang et nous brûlons maintenant d'enthousiasme." Le fantasque Paolo Di Pilato, avant de quitter le restaurant *Il Sole,* appuie : "On n'est pas démonstratifs. C'est calme ici, tu ne peux pas savoir qu'il y a une affiche européenne ce soir *(contre Arsenal, 0-0).* En haut, on se connaît tous, c'est un village. Mais en ville basse, tu ne sentiras pas non plus une atmosphère spéciale liée au match, ni même au foot."

Une descente en funiculaire avec de vieux touristes américains badigeonnés de crème solaire plus tard, on ne peut pas lui donner tort. Le bleu qui saute aux yeux, ce sont surtout les traces laissées sur les murs et les rideaux de fer lors du passage récent des supporters de l'OM (en demi-finales de la Ligue Europa le 9 mai 2024). Valentina Maini, guide locale qui a accompagné des Marseillais ce jour-là, objecte : "Tu aurais dû venir quand on a gagné la Ligue Europa… C'est un moment où la ville s'est renforcée autour de son club. Le mot d'ordre c'est « mola mia », « n'abandonne pas ». Durant la vague de Covid, très dure ici, on a partagé la douleur et c'était écrit partout aux fenêtres. Mais, même cette période éprouvante n'a pas changé la mentalité de bosser, bosser, bosser. On a du mal à profiter de la vie ici. Il y a les salaires parmi les plus élevés d'Italie, avec beaucoup d'entrepreneurs, d'entreprises. Il ne faut pas perdre de temps, être productif. C'est un peu extrême."

Brescia, Curva Nord et superstition des toilettes

Au milieu d'un carrefour bruyant, délimité par des bâtiments défoncés mal habillés de volets verts pour la plupart fermés, quatre supporters se rejoignent pour prendre la direction de Borgo Santa Caterina, repaire des ultras. Quand l'un ronchonne sur l'interdiction en vigueur de vendre de l'alcool fort, un autre se plaint de la difficulté, désormais, d'obtenir un billet pour voir leurs protégés. "C'est le bordel, t'es là à t'acharner, à rafraîchir la page. Tu stresses. C'était mieux quand on n'était pas à la mode." Aucun n'évoque la rivalité avec Brescia, mise entre parenthèses le temps que le club dans lequel Roberto Baggio a raccroché les crampons en mai 2004 remonte en Serie A, et encore moins AlbinoLeffe, le voisin désormais en Serie C.

Sur un mur, une épitaphe "Ciao Emilio, Uno di noi", en hommage à un tifoso décédé il y a une dizaine d'années. En attendant que les •••

Au panorama qui s'offre aux yeux des touristes depuis la ville haute et aux spécialités culinaires à déguster est venu aujourd'hui s'ajouter un lieu quasi obligatoire pour réussir son séjour dans la cité lombarde : les tribunes du Gewiss Stadium.

Ville de foot

Pas toujours facile d'exister pour les supporters de l'Atalanta quand, à moins de soixante kilomètres, se trouvent l'Inter et l'AC Milan. Et pourtant, William Gervasoni, street-artiste connu sous le nom de "Wiz Art" (en bas, à droite), se sert de ses talents pour exposer sa passion pour la Dea et ses récents succès comme la Ligue Europa 2024.

••• portes s'ouvrent pour le match contre Arsenal, le cinéaste Davide Ferrario, lui, pense toujours à son ami Martino, à toutes leurs années au stade ou à l'extérieur : "Il est décédé à l'été 2016, quelques jours après la nomination de Gasperini. Il n'a pas pu voir la suite, les succès d'aujourd'hui. En Curva Nord, il y a deux banderoles dédiées à « ceux qui ne peuvent pas être là ». D'une manière ou d'une autre, la foi en l'Atalanta est plus forte que la mort."

À l'extérieur du *Crystal Bar,* c'est ce qu'on clame et ce qu'on porte, imprimé sur des vêtements noir et bleu : "L'Atalanta est une foi", et sa variante "Vous n'emprisonnerez pas notre foi". Avec ces supporters, les questions sont courtes et les réponses aussi, suivies de grands rires et de grandes gorgées. Le stade avec les virages rénovés ? "On préférait prendre la pluie, c'était plus romantique." L'équipe hype du moment ? "Putain, ça nous fait chier. Voir des supporters sortir leur téléphone sans arrêt, être dérangés par les drapeaux... En Serie B, il n'y avait que les vrais. La victoire en Ligue Europa, la Ligue des champions maintenant... On était là bien avant. Notre foi n'est pas conditionnée par les résultats."

Elle se matérialise parfois par de la superstition. "À la 43e minute, on va toujours aux toilettes. C'est une tradition pour qu'on marque. Et regarde ce qui s'est passé dimanche dernier *(buts de Charles De Ketelaere à la 45e et d'Ademola Lookman à la 45e + 1 face à la Fiorentina).* Mais n'en parle pas, sinon ça ne marchera plus ou il y aura la queue !"

Celtics de Boston, E. T. et tata Giuliana

Une très vieille dame soutenue pour marcher par sa fille a besoin d'une pause : "Quand la Dea perdait, je pleurais. Maintenant, je pleure de joie. Je saute, à l'intérieur de moi et je crie comme je peux." Main dans la main, Romina et Manuel, qui viennent de Scanzorosciate, à vingt-cinq bornes de là, se dirigent vers le Gewiss Stadium, où sont affichées les consignes données aux supporters en virages pour les tifos prévus. Lui porte un tee-shirt des Celtics de Boston. "C'est pour faire honneur au copropriétaire de l'Atalanta *(Stephen Pagliuca)* qui est aussi le patron de ce club de basket." Elle : "Il y a des files de gens, de voitures, qui viennent comme nous de la vallée pour les matches. Une seule chose compte, c'est d'être là pour faire partie de tout ça. C'est notre lien."

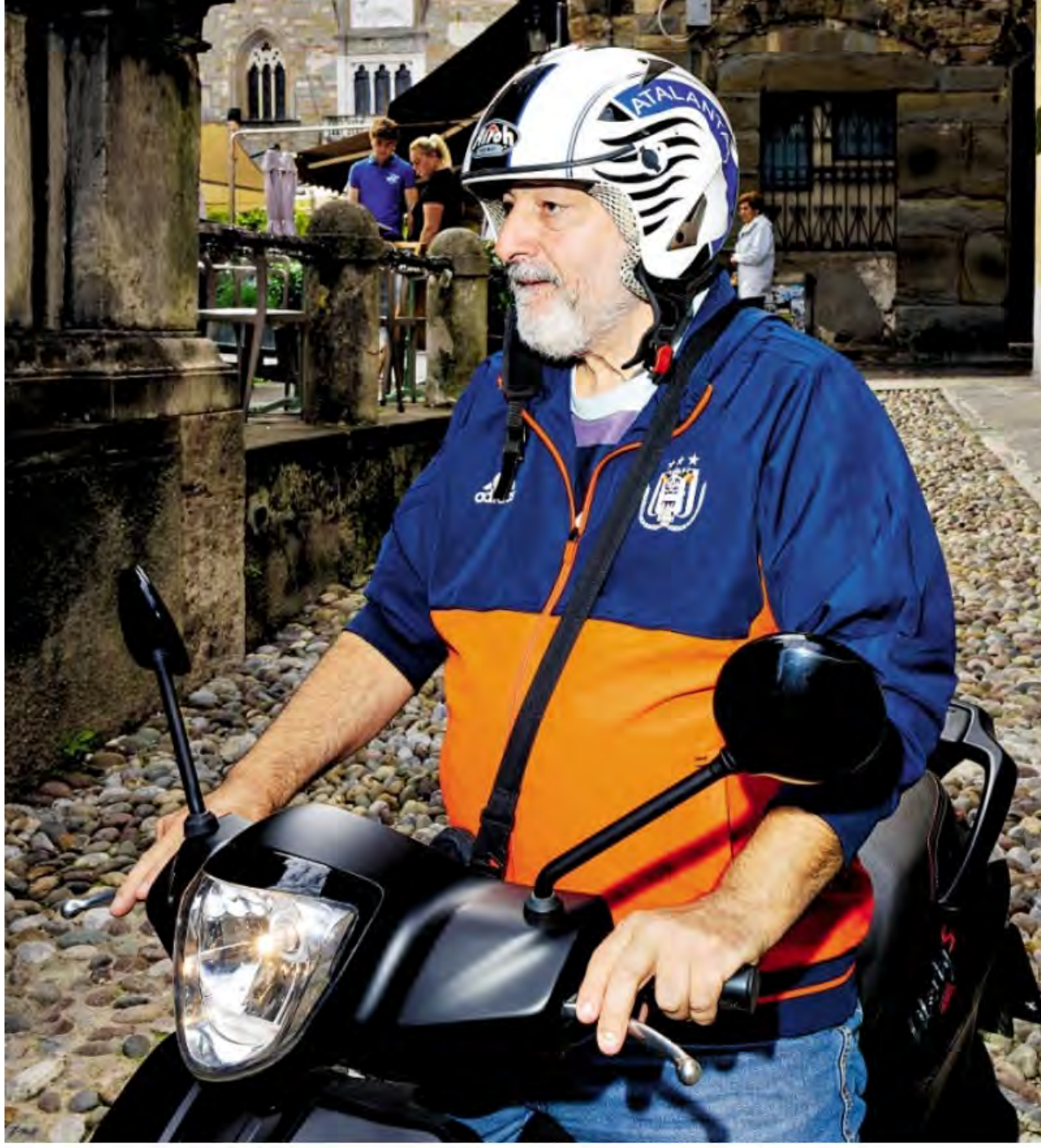
Dans sa trattoria où la Dea est partout (les joueurs sont des habitués ; Gasperini un fidèle accro à ses casoncelli favoris), il faut voir Giuliana D'Ambrosio, avec son style apprêté et coloré, sa peau mate et ses lunettes aux montures blanches imposantes, s'arrêter d'une table à l'autre, enlacer, embrasser, disparaître, réapparaître, gesticuler. Il faut l'entendre aussi Giuliana, sa voix éraillée, flow

ON VISITE QUOI?
Prendre de la hauteur

1. La ville haute
Bergame ne serait pas Bergame sans sa partie haute, fortifiée et à l'architecture médiévale conservée, avec ses remparts vénitiens inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco. De là-haut, que ce soit dans les petites allées ou au milieu de la Piazza Vecchia, on voyage dans le temps.

2. La Piazza Duomo
Une fois passé le grand portique du Palazzo della Ragione, c'est le cœur caché et sacré de la ville qui dévoile ses trésors aux yeux des visiteurs: la basilique Santa Maria Maggiore, la cathédrale de Sant'Alessandro, le Palazzo della Ragione et la Cappella Colleoni *(réplique en photo)* s'y côtoient dans un espace restreint et empreint d'art.

3. L'Académie Carrara
Pour terminer, arrêtons-nous plus bas dans ce musée reconnu comme l'un des plus importants d'Italie, où sont exposées près de deux mille œuvres (peintures, sculptures, dessins, arts décoratifs...) qui traversent cinq siècles d'histoire. Une proposition culturelle unique.

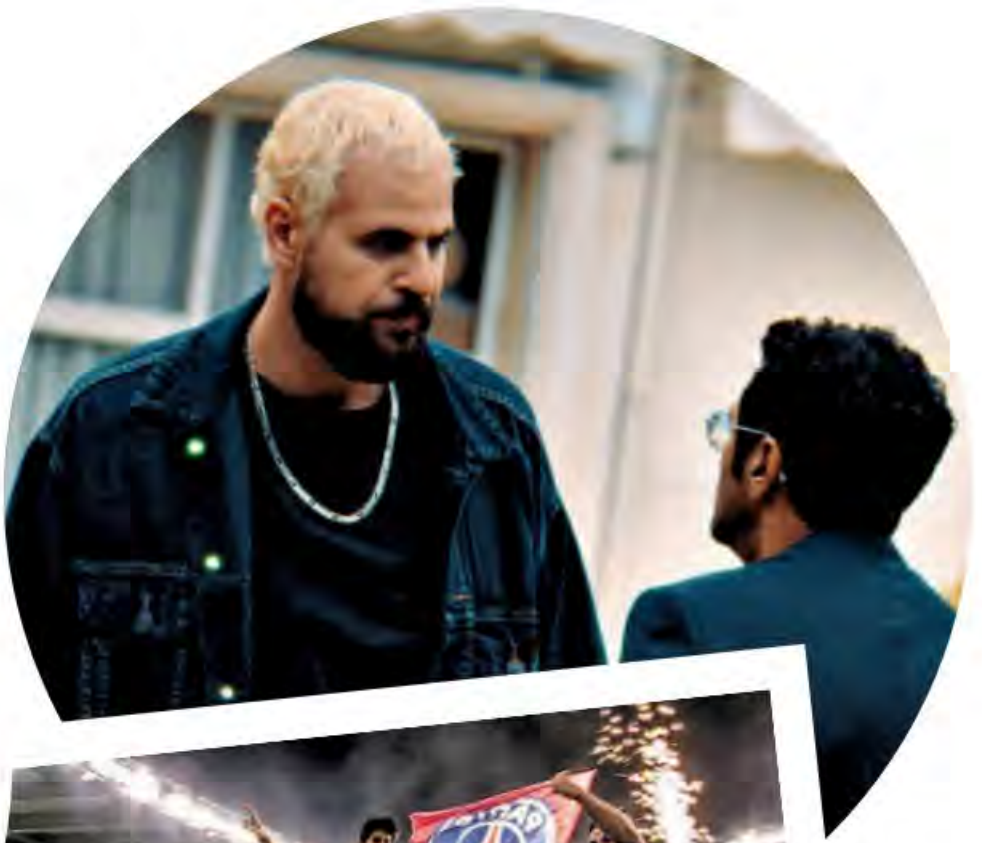


mitraillette qui débite plus de mots à la minute qu'Eminem sur *Rap God.* Pas facile à suivre, à capter, impossible à cadrer, à restreindre. "Mon chouchou, c'était Pippo Inzaghi *(passé par l'Atalanta Bergame et meilleur buteur de Serie A cette saison-là, en 1996-1997, avec 24 réalisations).* Il venait tous les jours, il n'a jamais mangé de meilleurs spaghettis que les miens. Berat Djimsiti, je l'ai logé ici, en haut. Je suis comme une tata pour certains."

Et, pour tous, une figure bergamasque populaire qui réunit et rassemble. Après son cancer, à la réouverture de son restaurant, ce sont quatre cents tifosi qui l'attendaient dans la rue, avec des fleurs et une banderole en son honneur. Car elle remplit les ventres mais aussi certaines vies. "Une fois, j'ai installé un garçon à côté d'une fille, seule aussi. Ils se sont rencontrés, sont tombés amoureux et se sont mariés. Ils ont ensuite fait l'ascension de l'Everest et au sommet se sont pris en photo avec un tee-shirt de mon restaurant." À l'entrée, et donc à la sortie, il y a E.T., placé à côté d'une mini-réplique de la Ligue Europa offerte par Gian Piero Gasperini. L'extra-terrestre tient un écriteau: "Manger chez Giuliana et retourner maison." J'ai goûté à l'âme de Bergame, je peux aussi rentrer. **T. S.**

Paolo Di Pilato, insatiable collectionneur de maillots, "malade de *France Football*" et fan de l'Atalanta, ne passe pas inaperçu avec son scooter dans les ruelles de la ville haute.

* La "Déesse" – "Dea" en italien – est le surnom du club en référence à son nom inspiré par Atalante, héroïne de la mythologie grecque.



HAKIM JEMILI : “GUARDIOLA A UN PEU FLINGUÉ LE FOOT !”

Ancien joueur prometteur, Hakim Jemili interprète dans le film *Mercato* un attaquant talentueux mais dispersé. À l’image du foot qu’il aime, libre. Par Luc Herincx

“Vous avez longtemps espéré devenir joueur pro mais dans cette histoire, difficile de distinguer vérité et exagérations. Racontez-nous...
C’est marrant, je suis en train de rectifier tout ce qui a été dit et écrit. J’étais un bon joueur, je jouais 10 ou 6 avec une bonne patte gauche, une belle petite vision du jeu, c’était carré ! J’ai d’abord fait sport-études au collège à Colmar, notamment avec Ryad Boudebouz. C’est aussi par là qu’était passé Pascal Johansen *(Strasbourg, OM, Metz...)* quelques années plus tôt ; donc les formateurs le prenaient souvent en exemple, – c’est peut-être pour ça qu’on n’est pas tous passé pro. *(Rires.)* Ensuite, je suis parti au sport-études de Strasbourg, où se trouvaient tous les joueurs de la génération 1989 du Racing. La vérité, c’est qu’il y en avait beaucoup trop plus forts que moi et je n’avais pas les ressources mentales pour y arriver.

Notamment pour surmonter une rupture des ligaments croisés, c’est bien cela ?
Effectivement, c’est une blessure horrible. J’ai encore mal au genou aujourd’hui, à 35 ans. Je ne peux quasiment plus jouer au five. À l’époque, le choc m’a tellement traumatisé qu’au lieu de mettre six mois à revenir, j’ai mis un an et j’avais toujours peur de mettre le pied. Je n’ai pas eu le mental pour retrouver mon niveau, j’avais 16 ans et demi et ça m’a flingué. Je n’étais pas prêt à voir mes rêves s’envoler, surtout avec tous les sacrifices consentis par mes parents... Ça m’a dégoûté du foot pendant longtemps. Je suis parti en déprime pendant des années, je ne regardais plus aucun match.

Comment avez-vous retrouvé le goût du foot ?
J’ai renoué avec le foot petit à petit et je n’ai plus jamais lâché. C’est une passion, une chose qui me fait du bien. Je regarde tous les matches, jeunes, amateurs, femmes, hommes, je suis tout le temps dans des stades. J’aime trop le foot ! C’est un objet social de fou, c’est comme la cigarette.

DR

UNE IRONIE MORDANTE

Porté par un Jamel Debbouze crédible dans le rôle principal, *Mercato* raconte l'histoire d'un agent de joueurs manipulateur et loser, menacé par des voyous à sept jours de la fin du marché des transferts et condamné à réussir un gros coup pour sauver sa peau. Le réalisateur Tristan Séguéla, les scénaristes Olivier Demangel et Thomas Finkielkraut, auteurs de la série *Tapie* (2023) sur Netflix, explorent avec un humour cynique les coulisses et travers du foot moderne où l'argent attire les convoitises et provoque les scandales. On y retrouve quelques références plus ou moins directes au chantage subi par Paul Pogba, à son contrôle antidopage positif, à la mise au loft de Hatem Ben Arfa par le PSG, à l'affaire de la sextape, ou aux parents aveuglés par le "projet Mbappé" qui espèrent tirer profit de leur enfant. Sans être pour autant trop caricatural ou dénué d'espoir, la comédie dramatique en salles à partir du 19 février témoigne surtout d'un amour pour le foot et les joueurs, bien illustré par un dialogue nostalgique émouvant sur la volée de Zinédine Zidane en finale de C1 2002. ⬢ L. He.

DR

Hakim Jemili (en blond) campe Mehdi Bentarek, un joueur placardisé au PSG dont l'agent Driss, interprêté par Jamel Debbouze doit réussir un gros coup pour sauver sa peau.

En quoi votre expérience de joueur vous aide aujourd'hui dans votre carrière de comédien ?
Le fait d'avoir souvent été capitaine en jeunes, le côté fédérateur, l'énergie positive, c'est ce que j'essaie de ramener sur un plateau. Par exemple, avant et après chaque scène, j'aime bien taper dans les mains des acteurs. Ils n'en ont pas vraiment l'habitude, je le sens. En fait, j'aborde chaque scène qu'on va tourner comme un corner ! *(Rires.)*

Quel type de passionné de foot êtes-vous : le supporter, le romantique, le tacticien ?
Un peu tout ça mais je me laisse surtout porter par les joueurs élégants. Entre potes, on fait souvent des classements d'anciens joueurs et celui qui ressort le plus chez moi, c'est Ronaldinho. C'est un mec qui m'a fait aimer le foot à nouveau. J'ai envie de citer *(Hatem)* Ben Arfa aussi. D'ailleurs, j'ai enfin compris ce joueur. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises et vous savez quoi ? Aucun regret ! Les gens sont beaucoup plus dégoûtés de sa carrière qu'il ne l'est car, au fond, il a toujours fait ce qu'il aimait faire. Il était le plus fort quand les coaches le laissaient libre : à Nice *(2015-2016), (Claude)* Puel lui donnait très peu de consignes, il était énorme !

"Ronaldinho, c'est un mec qui m'a fait aimer le foot à nouveau"

Dans *Mercato* , vous interprétez un joueur, Mehdi Bentarek, mis au loft par le PSG, qui semble inspiré par Ben Arfa. Vous validez ?
Bien sûr. On en a beaucoup parlé avec Tristan Séguéla, le réalisateur. C'est totalement Ben Arfa mais aussi plein d'inspirations de joueurs différents. Le but, c'est de pointer les dérives du foot, un milieu que peu peuvent comprendre. Tristan et Jamel *(Debbouze)* sont des grands fans et quand j'ai pu voir le film, j'étais très content du résultat car c'est comme ça que ça se passe dans le foot : on croit que tous les joueurs sont heureux parce qu'ils gagnent des millions mais, derrière eux, l'argent et la popularité font vriller les entourages. Je ne vais pas les plaindre non plus mais j'en parle avec un peu d'émotion car j'ai fini par comprendre tout ça.

Et malgré ses dérives, qu'est-ce qui vous lie encore au foot moderne ?
Les beaux joueurs, ceux qui procurent des émotions. Aujourd'hui, les footballeurs sont trop formatés. Heureusement qu'il y a des petits Yamal, Vinicius, Rodrygo, Mbappé car les autres, ce sont des machines de guerre, ils courent 19 km par match... C'est devenu très tactique et ça, c'est la faute de Guardiola, il a un peu flingué le foot ! Ses équipes sont parfois extraordinaires mais il a influencé d'autres entraîneurs qui n'arrivent pas à faire ce qu'il fait. J'ai envie de leur dire : « Trouvez votre méthode et laissez vos joueurs vivre ! » ⬢

Avant de rejoindre Manchester United le 12 juillet 1962, Denis Law, ici en juillet 1972 à l'aube de sa dernière saison avec les Red Devils, avait porté les couleurs de City, le voisin honni. Cela ne l'a pas empêché d'être rapidement adopté par Old Trafford. Surnommé "The King" bien avant un certain Éric Cantona.

UN BON PETIT DIABLE

Le 17 janvier, Denis Law, lauréat du Ballon d'Or 1964, s'est éteint, à 84 ans. Durant onze saisons, de 1962 à 1973, l'attaquant écossais a porté le maillot de Manchester United et fait vibrer Old Trafford par ses coups de génie et ses coups de sang.

Avec Bobby Charlton et George Best (de gauche à droite), deux autres Ballons d'Or, l'Écossais a formé The United Trinity. Celle qui a apporté à MU et au football anglais sa première Coupe d'Europe des clubs champions en 1968.

PA/Icon Sport - Mirrorpix/Presse Sports

Hommage

Prodige du foot écossais, Denis Law, 22 ans à son arrivée à Man United, compte déjà six ans de foot pro et une expérience à l'étranger, en Italie, au Torino. Mais "Denis the Menace", comme le surnomment ses adversaires, s'ennuie dans une Serie A où le Catenaccio règne. Avec les Red Devils, sous les ordres de Matt Busby, il retrouve joie de jouer et sens du spectacle. Le gaucher à la frappe surpuissante remporte deux titres de champion en 1965 et 1967, la FA Cup 1963, la C1 1968 et le Ballon d'Or 1964 remis par Max Urbini, rédacteur en chef de *FF* (ci-dessous). De quoi entrer dans la légende.

Dick Williams/Daily Herald/Mirrorpix/Presse Sports - PA Images / Icon Sport - DR - Colorsport/IMAGO/Psnewz - Andrew Yates/Imago/Psnewz

Denis Law

D'un naturel timide, ce père de famille de cinq enfants se métamorphose dès qu'il s'agit de foot. Lors de ses premiers pas à Manchester, Denis Law multiplie les retards aux entraînements et suscite l'agacement de ses coéquipiers. L'Écossais comprend qu'il est source de tensions et devient alors le plus ponctuel de tous, finissant par retourner un vestiaire auquel il fait partager son amour des bolides.

PA/Icon Sport - Mirrorpix/Presse Sports - Syndication International/Mirrorpix/Presse Sports

Hommage

Dans le *FF* du 22 décembre 1964, Maurice Simon écrivait à propos du neuvième Ballon d'Or : "Pour les foules britanniques, Law est un héros." Un héros aimé de ses coéquipiers, dont Nobby Stiles (à gauche et à droite), et capable d'attirer 5 000 spectateurs de plus à Old Trafford dès son arrivée chez les Red Devils. Suspendu vingt-huit jours en 1963 et 1964 pour brutalité sur un joueur puis insultes à un arbitre, ces écarts seront pardonnés à celui qui, en 409 matches avec United, a inscrit 236 buts. Le 29 avril 1974, sous les couleurs de City, il quittait le terrain en pleurs après avoir marqué, condamnant MU à la D2.

Sheppard Peter//Daily Mirror/Mirrorpix/Presse Sports - Syndication/Mirrorpix/Presse Sports - Colorsport/MAGO/Psnewz - Manc

Empics/PA/Icon Sport

VENI, VIDIC, VICI

Idole de Manchester United, le Serbe Nemanja Vidic, seizième du Ballon d'Or 2009, est considéré comme l'un des meilleurs défenseurs de l'histoire de la Premier League. Retour sur la carrière d'un joueur rugueux.

Par Tom Bertin, à Belgrade (Serbie). Photos Sébastien Leban/L'Équipe

L'adresse de son immense maison neuve n'existe pas encore sur les GPS. Mais, comme sur le terrain, quand on cherche Nemanja Vidic, on le trouve. Reparti vivre à Belgrade depuis les années Covid, le Serbe, seizième et premier défenseur au classement du Ballon d'Or 2009, accueille *FF* entre les grands murs blancs de sa luxueuse demeure. "Je ne savais même pas que j'avais été nommé, et encore moins deux fois *(21e en 2008)*. C'est fantastique ! J'en suis très fier", s'exclame l'ex-pilier de Manchester United. Neuf ans après sa retraite, une impeccable chemise blanche a remplacé le maillot et un large sourire habite son visage, parfois si froid par le passé. Comme footballeur, "Vidic mettait sa tête là où les autres joueurs ont peur de mettre le pied", comme le résumait son ex-coéquipier Robin van Persie. Même constat en dehors des terrains. Début 2023, il s'est porté candidat à la présidence de la Fédération serbe, avec la volonté d'assainir une institution et un football local où corruption, violences et influences politiques ont souvent fait les gros titres. Avant de se retirer la veille de l'élection. "Je me suis rendu compte que le système actuel et le pays n'étaient pas prêts pour ça", affirme-t-il.

Fidèle à sa réputation, ce grand gaillard n'est pas parti sans marcher sur le pied de son adversaire. Quelques mois plus tard, dans une interview accordée au média serbe *Nin*, l'ancien défenseur a doublement taclé le président de la Fédération, Dragan Dzajic, sur son séjour en prison après un détournement de fonds, et le sélectionneur Dragan Stojkovic sur son salaire. "Nous sommes très en retard sur les autres fédérations. Il nous faut absolument des hauts dirigeants crédibles et capables de rendre la ligue plus pérenne", pique-t-il aujourd'hui.

Depuis sa drôle d'année 2023, Vidic prend du recul et se forme, le temps de trouver sa nouvelle place dans le football. L'homme de 43 ans ne s'ennuie pas, ▪▪▪

Sur les traces de...

En haut à gauche, Nemanja Vidic (numéro 5) en 1996 sous les couleurs du club de sa ville natale, Uzice, à 200 km de Belgrade. En bas à gauche et ci-dessus lors des célébrations du titre de champion d'Angleterre avec Manchester United le 11 mai 2008. Le Serbe a aussi remporté ceux de 2007, 2009, 2011 et 2013. Tout à droite en 2010 au duel avec Didier Drogba et Chelsea. La même année, il dispute le Mondial en Afrique du Sud avec la sélection serbe.

"Je n'ai jamais rêvé du Spartak, de Manchester ou de l'Inter" Nemanja Vidic

••• entre ses business, ses opérations publicitaires et sa vie de famille. Sur son temps libre, il se cultive sur le foot, la société ou la politique, en témoignent ses questions sur la vie en France et le mandat d'Emmanuel Macron. "Je vis ma meilleure vie. Personne ne me dit d'aller ici ou là... Je ne ressens aucune nostalgie", se réjouit le natif d'Uzice, à 200 km de Belgrade.

Hooligans et frappes de l'OTAN

C'est là-bas, près de la frontière bosnienne, que Vidic s'est jeté sur ses premiers tacles. "Avec mes copains, nous passions nos journées à jouer au foot dans la rue", se remémore-t-il, assemblant le puzzle d'une "enfance heureuse". Dans les clubs locaux, il sort déjà du lot. "J'ai toujours été surclassé, ça a forgé mon caractère. J'ai appris à encaisser les coups." D'abord ailier, puis latéral droit, il a été repositionné défenseur central à 13 ans, poste qu'il n'a plus jamais quitté. "Je n'ai pas choisi. Les entraîneurs ont pensé que c'était ce qui correspondait le plus à mes capacités." La suite de son histoire s'écrit à l'Étoile Rouge Belgrade, son club de cœur, qu'il rejoint dès 15 ans. "J'allais au stade dans le virage, avec les hooligans. Je n'ai jamais rêvé du Spartak Moscou, de Manchester United ou l'Inter Milan *(les trois clubs où il a joué à l'étranger)*. Depuis petit, mon plus grand rêve était de jouer pour l'Étoile Rouge." Mais avant de le réaliser, il a d'abord vécu un cauchemar. En 1999, alors qu'il évoluait encore avec les équipes de jeunes, l'OTAN bombarde la Serbie et Belgrade. Uzice, sa ville natale, est également l'une des cibles.

En évoquant les conflits de l'ex-Yougoslavie, son visage s'assombrit. "Le temps s'est arrêté. On vivait dans la peur. Ça a duré deux mois, peut-être trois. C'était horrible. Tu mènes une vie tranquille en Europe et, tout d'un coup, des bombes te tombent dessus. Les gens disent que ce qui ne tue pas rend plus fort. Moi, j'ai dû apprendre à me battre pour ma vie. Ça a fait de moi quelqu'un qui n'abandonne jamais." Le Serbe garde une rancœur tenace contre les hommes politiques de l'époque, qu'il juge responsables du traumatisme infligé à tout un peuple. "Ces conflits, c'était à cause de la politique, pas

Le classement de 2009

1. **Lionel Messi** (ARG, FC Barcelone), 473 points
2. **C. Ronaldo** (POR, Man United, Real), 233 pts
3. **Xavi** (ESP, FC Barcelone), 170 pts
4. **Andrés Iniesta** (ESP, FC Barcelone), 149 pts
5. **Samuel Eto'o** (CAM, FC Barcelone, Inter), 75 pts
6. **Kaká** (Brésil, AC Milan, Real Madrid), 58 pts
7. **Zlatan Ibrahimovic** (SUE, Inter, FC Barcelone), 50 pts
8. **Wayne Rooney** ((ANG, Man United), 35 pts
9. **Didier Drogba** (CIV, Chelsea), 33 pts
10. **Steven Gerrard** (ANG, Liverpool), 32 pts
11. **Fernando Torres** (ESP, Liverpool), 22 pts
12. **Cesc Fabregas** (ESP, Arsenal), 13 pts
13. **Edin Dzeko** (BOS, Wolfsburg), 12 pts
14. **Ryan Giggs** (GAL, Man United),11 pts
15. **Thierry Henry** (FRA, FC Barcelone), 9 pts
16. **Nemanja Vidic** (SER, Man United), 8 pts
- –. **Luis Fabiano** (BRE, FC Séville), 8 pts
- –. **Iker Casillas** (ESP, Real Madrid), 8 pts
19. **Diego Forlan** (URU, Atlético Madrid), 7 pts
20. **Yoann Gourcuff** (FRA, Bordeaux), 6 pts
21. **Andreï Archavine** (RUS, Arsenal), 5 pts
- –. **Julio César** (BRE, Inter Milan), 5 pts
- –. **Frank Lampard** (ANG, Chelsea), 5 pts
24. **Maicon** (BRE, Inter Milan), 4 pts
25. **Diego** (BRE, Brême, Juventus Turin), 3 pts
26. **David Villa** (ESP, Valence CF), 2 pts
- –. **John Terry** (ANG, Chelsea), 2 pts
28. **Franck Ribéry** (FRA, Bayern Munich), 1 pt
29. **Yaya Touré** (CIV, FC Barcelone), 1 pt
- –. **Karim Benzema** (FRA, Lyon, Real Madrid), 0 pt.

GFK Sloboda Uzice - Mike Egerton/PA Images/Icon Sport - Mike Egerton/PA Images/Icon Sport

des gens. Serbes, Bosniens, Croates ou Kosovars... On a tous souffert. Je me fiche de savoir qui est coupable. La solution devrait toujours être la paix."

Son statut d'athlète pro lui a épargné le service militaire et la guerre. Alors, c'est sur le terrain qu'il est devenu soldat. En 2001, au retour d'un prêt au Spartak Subotica *(D2 yougoslave)*, l'Étoile Rouge le lance dans le grand bain. En trois saisons, le jeune défenseur remporte la Coupe de Yougoslavie 2002, réalise le doublé Coupe-Championnat avec le brassard en 2004 et marque un but, dont il a tant rêvé, face au grand rival, le Partizan Belgrade. À 22 ans, ses aspirations de gosse atteintes et son pays conquis, le néo-international doit chercher un nouveau sommet à gravir. Il file en Russie, au Spartak Moscou. Un tremplin efficace car, un an et demi plus tard, en 2006, il s'incruste dans la cour des grands en rejoignant le Manchester United de sir Alex Ferguson. "Quand je suis arrivé, j'avais plus peur des entraînements que des matches. À Carrington *(le centre d'entraînement des Red Devils)*, j'affrontais des Cristiano Ronaldo, Wayne Rooney, Carlos Tevez, Louis Saha, Ruud van Nistelrooy... C'était dur de survivre!" "Vida", son surnom, a besoin de temps pour s'adapter à l'intensité et au jeu prôné par Ferguson ainsi qu'à la culture du pays. "Je venais de Russie, je n'étais pas célèbre et je ne jouais pas bien."

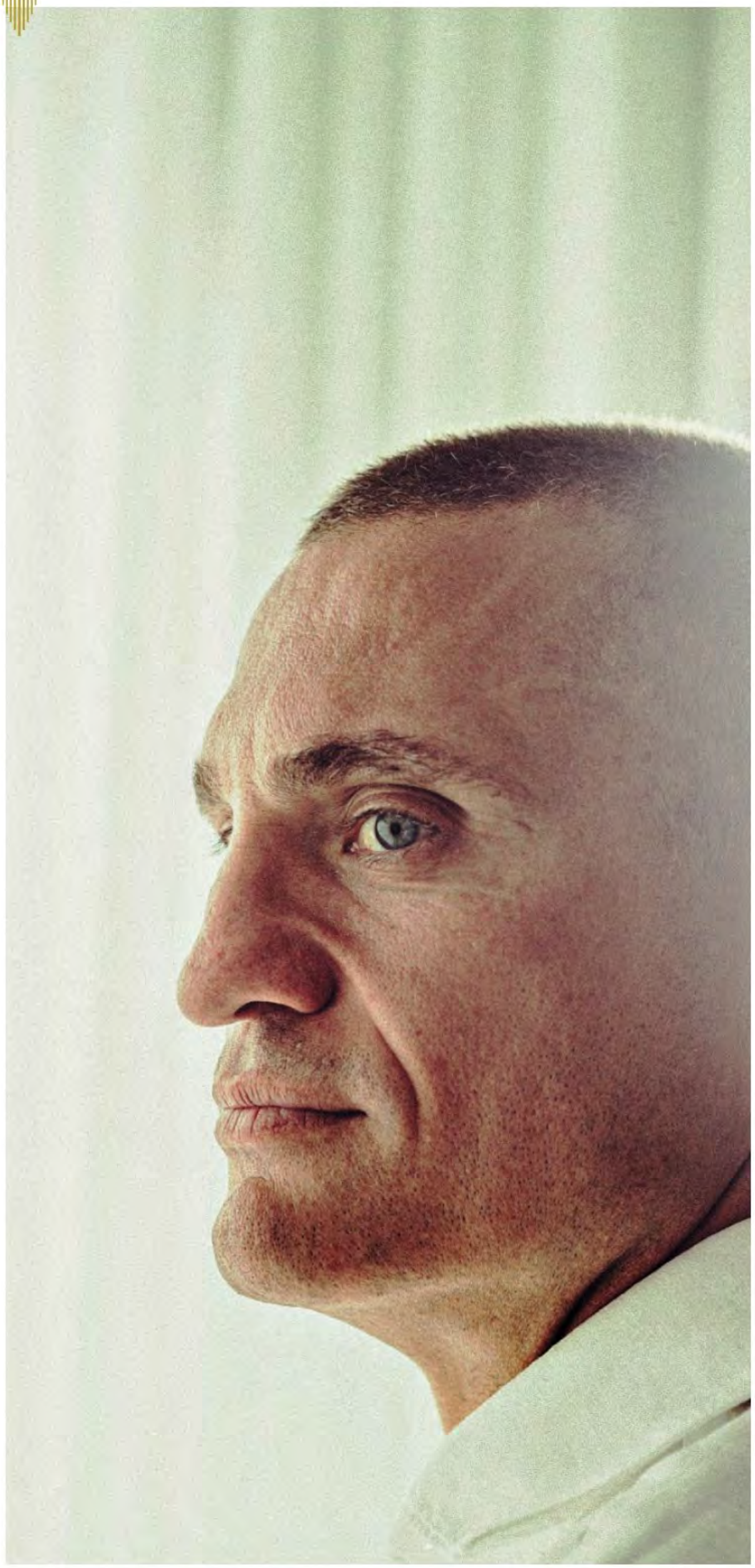
Sa complicité avec Rio Ferdinand

Peu à peu, le "Serbe d'acier" se fait un nom. Et une place bien au chaud à côté de son ami Rio Ferdinand, avec lequel il a formé l'une des charnières les plus impressionnantes des dernières décennies. "Cette complicité est le fruit d'un gros travail. À chaque entraînement, on débriefait nos actions pour comprendre comment chacun voyait le jeu. On a appris à anticiper ce que l'autre allait faire. Après un an ou deux, nous n'avions même plus besoin de nous parler." La charnière atteint son sommet lors de l'exercice 2007-2008. À l'issue de cette saison folle, que Vidic qualifie comme "la meilleure de sa vie", Manchester finira champion d'Angleterre deux points devant Chelsea. Des Blues que les Red Devils terrasseront aux tirs au but en finale de la Ligue des champions (1-1, 6-5 aux t.a.b). "C'était au stade Loujniki, à Moscou, où j'ai joué un an et demi. Venir gagner ici, c'était le destin. D'ailleurs, je crois avoir été élu homme du match par votre magazine *(vrai, FF lui avait donné 7/10, comme à Ferdinand)*!" La saison suivante, les hommes de Ferguson raflent encore la Premier League grâce à une série de 14 rencontres sans encaisser de but, record encore inégalé. Mais cette fois, ils échouent en finale de la Ligue des champions contre le FC Barcelone (0-2), scénario qui se répétera en 2011 (1-3). Un traumatisme. "Je me dis parfois que j'aurais préféré que nous n'allions pas jusqu'en finale. Perdre des matches si importants devant ta famille, tes amis... Ça gâche tout."

Heureusement, le Serbe a eu de quoi se consoler avec au total, en plus de sa C1, cinq titres de champion d'Angleterre, trois Coupes de la Ligue, quatre Communi-

"À United, j'avais plus peur des entraînements que des matches" Nemanja Vidic

Empics Sport/PA Images/Icon Sport - Neal Simpson/PA Images/Icon Sport



ty Shields et une Coupe du monde des clubs. "Si cette équipe a connu autant de succès, c'est parce que sir Alex Ferguson avait choisi ses joueurs pour leur fort caractère et leur mentalité de gagnant. Il y avait un tas de leaders, de mecs qui avaient le brassard en sélection."

Assurément, le coach écossais pouvait compter sur Vidic pour aller au combat.

Nemanja Vidic
43 ans. Né le 21 octobre 1981, à Uzice (Serbie). 1,88 m ; 84 kg. Défenseur central. International serbe (56 sélections, 2 buts).

Parcours
Étoile rouge Belgrade (1996-2004), Spartak Subotica (prêt, 2000-2001), Spartak Moscou (RUS, 2004-2006), Manchester United (ANG, 2006-2014), Inter Milan (ITA, 2014-janv. 2016).

Palmarès
Coupe du monde des clubs 2008 ; Ligue des champions 2008 ; Championnat de Serbie-Monténégro 2004 ; Championnat d'Angleterre 2007, 2008, 2009, 2011 et 2013 ; Coupe de Yougoslavie 2002 ; Coupe de Serbie-Monténégro 2004 ; Coupe de la Ligue anglaise 2006, 2009 et 2010 ; Community Shield 2007, 2008, 2010 et 2011.

Bernard Papon/L'Équipe

Nemanja Vidic

Aujourd'hui âgé de 43 ans, l'ancien joueur compte 56 sélections avec la Yougoslavie, la Serbie-Monténégro, puis la Serbie. En haut à droite au Stade de France en 2002 (0-3), et à gauche contre les Bleus de Nicolas Anelka en 2009 à Belgrade (1-1). En bas à droite, Vidic fête la qualification de la Serbie-Monténégro à la Coupe du monde 2006, après avoir terminé à la première place de son groupe lors des éliminatoires.

"En tant que défenseur central, si tu fais une erreur, tu prends un but. Il faut être concentré. Pas de rire, pas de sourire. Voilà ma mentalité", décrit-il. Agressif, il n'hésitait pas à laisser son corps en caution à chaque duel, comme le prouve son nez cassé. Son 1,88 m, sa mâchoire carrée et son regard perçant hantent encore Emmanuel Adebayor, douzième du Ballon d'Or 2008, qui confiait au *Daily Mail* il y a quelques années : "Il était dur, vicieux, c'était comme jouer contre un rocher. Il pouvait bloquer un attaquant avec un doigt. Il marchait sur toi, te disait pardon, te taclait, s'excusait. Il criait et crachait sur toi, et à la fin il s'excusait encore. Ce gars était prêt à te tuer."

Défenseur à l'ancienne

France Football s'en sort bien : lors de notre présence chez lui, on le voit blagueur ; il offre le taxi, le café, des bonnes adresses dans la capitale serbe et s'intéresse à la vie de chacun. Le "bad boy" est-il devenu gentleman ? "Je n'étais pas un méchant ! Les gens me voyaient ainsi, mais j'étais un joueur honnête. Je n'ai jamais blessé personne avec un mauvais tacle. Il me semble que je n'ai eu que trois cartons rouges dans ma carrière *(il en cumule 11 en réalité !)*." Résumer l'ancien défenseur à sa dureté physique serait pourtant réducteur. Vidic se distinguait aussi par sa lecture du jeu adverse, ses interceptions et son habilité dans le domaine aérien. Pas forcément technique ni très bon relanceur, celui qui a grandi en admirant Alessandro Costacurta et Nesta, Franco Baresi ou Lilian Thuram incarne la figure du garde du corps à l'ancienne. "J'aime défendre. Je lisais bien les actions, savais comment me placer pour éviter d'avoir à sprinter. Certains aiment participer au jeu, moi j'étais heureux si je ne laissais pas mon adversaire prendre le ballon."

Si Vidic effrayait les attaquants d'Europe, qui craignait-il, lui ? "J'avais peur de chaque attaquant. Même contre une petite équipe, je me préparais comme si j'allais affronter le meilleur du monde. Mais j'ai joué contre des joueurs fantastiques : Lionel Messi, Luis Suarez, Thierry Henry, Didier Drogba... Je pense à Alessandro Del Piero et Filippo Inzaghi aussi, que j'ai affrontés pour mon premier match avec l'équipe nationale."

"Il était dur, c'était comme jouer contre un rocher"
Emmanuel Adebayor

Après cette rencontre à Naples en 2002, il a cumulé 55 autres sélections avec la Yougoslavie, la Serbie-Monténégro, puis la Serbie. Sur le plan politique comme sportif, rien n'a été simple. "Il n'y a jamais eu une très bonne ambiance en équipe nationale, surtout à cause de ce qui se passe autour du vestiaire : le système, les gens qui dirigent... C'est vraiment triste, nous avions une super génération."

La sélection, actes manqués

Non qualifiée pour l'Euro 2004, la sélection devient invincible lors des qualifications pour la Coupe du monde. Menée d'une main de maître par le jeune Vidic, la défense serbe n'encaisse qu'un but en dix rencontres et la Serbie-Monténégro termine première de son groupe, devant l'Espagne. La recette est trouvée. Sauf que, le Mondial venu, un ingrédient manque. Suspendu pour le premier match puis touché à un genou à l'entraînement, Vidic n'y participera pas. Sans lui, l'équipe des Balkans sort dès les poules avec dix buts concédés en trois matches, dont un cinglant 0-6 contre l'Argentine. La suite aura un ▪▪▪

Jean-Marc Pochat/L'Équipe - Aleksandar Djorovic/Imago/PSNEWZ

Sur les traces de...

En 2006, "Vida" s'invite à la table des meilleurs du monde en rejoignant le Manchester United de sir Alex Ferguson. "Aux entraînements j'affrontais des Cristiano Ronaldo, Wayne Rooney, Carlos Tevez, Louis Saha, Ruud van Nistelrooy", se souvient-il. Aujourd'hui, il ne ressent "aucune nostalgie" quand il évoque sa carrière de joueur.

"J'avais l'impression de ne plus être le même joueur" Nemanja Vidic

goût de déjà-vu. La Serbie ne se qualifie pas pour l'Euro 2008 mais parvient à accéder au Mondial 2010, envoyant la France en barrages. Mais même avec Vidic cette fois, les Aigles Blancs terminent encore dernier de leur poule. L'année suivante, après une énième déception (son penalty raté lors du dernier match de qualification face à la Slovénie prive son pays de l'Euro 2012), l'enfant d'Uzice met fin à sa carrière internationale, à 30 ans, regrettant un manque de considération à son égard.

Quelque chose s'est cassé au sens propre comme au figuré. Un mois et demi plus tard, il se rompt les ligaments croisés du genou droit. Après des centaines de tacles, de chocs et de duels, son corps commence à lâcher. Même après son retour, les blessures s'enchaînent et son niveau faiblit. Jusqu'à ne plus figurer dans les plans de David Moyes, le successeur de Ferguson, parti à la retraite à l'été 2013. "J'avais l'impression de ne plus être le même joueur, de ne plus pouvoir faire les mêmes choses qu'avant. Je ne me voyais pas rester en Angleterre car la Premier League est très exigeante et je ne voulais jouer pour aucun autre club qu'United."

Un fils en D1 serbe

Après quatre ans de capitanat chez les Red Devils, Nemanja Vidic quitte donc le bateau mancunien en même temps que ses éternels compagnons de bord, Patrice Évra et Rio Ferdinand. Avec un statut incontesté de légende : nommé joueur de l'année en Premier League en 2008-2009 et 2010-2011, il a été élu meilleur défenseur de l'histoire de la Premier League en 2020 par un sondage de Sky Sports. Sollicité en Allemagne, en Europe de l'Est, au Moyen-Orient et en Chine, il arborera finalement son numéro 15 du côté de l'Inter Milan. Mais, entre prestations moyennes, passages sur le banc et blessures à répétition, le roc vacille. "Quand on est footballeur, il ne faut pas parler de ses blessures... J'ai eu une hernie discale lorsque j'étais à l'Étoile Rouge et je l'ai traînée toute ma carrière. À Manchester, il y a même eu des périodes où je ne m'entraînais pas, je jouais juste les matches." Après une opération à l'été 2015, le colosse au dos d'argile ne reviendra jamais et raccrochera les crampons le 29 janvier 2016, à 34 ans. "Je souffrais beaucoup. Au moment où j'ai arrêté, j'ai ressenti une sorte de soulagement."

Terminé ce combat acharné contre la défaite qu'il "déteste par-dessus tout", terminée cette pression de performer. "Depuis ma retraite, j'ai dû jouer quatre ou cinq fois au foot, maximum. Quand c'est fini, c'est fini." Malgré son rêve de devenir un "vrai manager", à l'image d'Alex Ferguson, coach Vidic ne s'est pas encore lancé. "Ça m'intéresse toujours beaucoup, j'aimerais essayer. Mais je ne vais pas prendre de club les prochaines années car j'ai trois jeunes enfants, tous footballeurs. Je ne suis pas encore prêt à les laisser", sourit-il. Son aîné, Luka, a fait sa première apparition en D1 serbe à 17 ans, trois jours avant notre entretien. "On parlait de toi", lui lance son père d'un ton taquin, dès son entrée dans la maison. International U19, le fiston joue latéral droit et milieu. "J'essaie de ne pas trop aller à ses matches. Je ne veux pas lui mettre de pression, il faut juste qu'il profite et qu'il soit lui-même. Il n'est pas moi et ne devrait jamais avoir à l'être. Mais s'il veut réussir, il devra se battre." Et encaisser les coups. Pour les rendre, papa saura l'aiguiller. **T. B.**

Martin Rickett/PA Images/Icon Sport

Nom Andrade
Prénom Pache
Âge 75 ans
Pays Colombie

Média *Futbol al minuto*
Club préféré Millonarios FC
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 18

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 9/18

"RODRI A GAGNÉ, C'EST ÇA LA DÉMOCRATIE!"

"Rodri ne figurait pas dans mon top 10. Je l'avais mis juste après, à la onzième place. Alors, forcément, je ne m'attendais pas à le voir gagner le Ballon d'Or. Je ne l'imaginais même pas dans la course. J'ai été surpris que Vinicius Jr., pour lequel j'ai voté, ne soit pas vainqueur, vu les buts importants qu'il a marqués. Pour moi, son seul vrai concurrent était Dani Carvajal, qui a tout gagné en affichant un niveau incroyable. James Rodriguez et de nombreuses personnes importantes du monde du football à qui j'ai parlé pensaient même que le latéral méritait de le gagner.

Et, derrière lui, à la troisième place, j'ai mis Lamine Yamal, le joueur le plus important, selon moi, de l'équipe d'Espagne championne d'Europe. Parmi les milieux de terrain, j'ai préféré les Madrilènes Toni Kroos et Jude Bellingham. Avant de juger mon vote, il faut prendre en compte qu'en Amérique du Sud, on a une vision parfois bien différente de celle d'Europe, et, ici, Vinicius Jr. et le Real Madrid sont plus que populaires. Alors, peut-être que je me suis trompé. C'est possible, même si d'autres collègues ont fait le même choix que moi *(les jurés du Panama, des Émirats arabes unis, de Bolivie et du Bahreïn n'ont pas placé Rodri dans leur top 10).*

"En 2014, on m'a traité de traître"

En tout cas, la majorité des votants l'a choisi et il a gagné, c'est ça la démocratie! Mais ça ne change rien à ce que je pense. J'ai regardé les performances de chacun et la liste qui me semblait la plus juste ne contenait pas Rodri. Ça m'a coûté quelques critiques, mais ça fait partie du jeu. On ne peut pas voter en fonction de ce que les gens vont penser. Mais je ne me plains pas, ça fait bientôt vingt ans que je suis juré et les gens m'ont toujours considéré avec respect. Sauf en 2014, lorsqu'on m'a insulté, traité de traître et d'apatride parce que je n'avais pas voté pour James Rodriguez. Je l'avais classé troisième *(derrière Bastian Schweinsteiger et Cristiano Ronaldo, vainqueur),* car je trouvais que d'autres méritaient plus que lui.

Au pays, mon vote est toujours scruté de près car le Ballon d'Or y est considéré comme la récompense suprême. Chaque année, c'est la même chose: deux mois avant la publication des nommés, les gens commencent à en parler, à faire des pronostics... Pour le prochain, il reste encore beaucoup de temps et de tournois à gagner. Mais, depuis la victoire du Barça lors du Clasico en finale de Supercoupe d'Espagne *(5-2, le 12 janvier),* je commence à entendre ici le nom de Raphinha dans toutes les bouches." **Tom Bertin**

Laura Acquaviva

C'EST DE LA DYNAMITE

L'histoire ne dit pas si Sören Lerby, en stage aux Menuires en janvier 1987 avec Monaco, est bon skieur. En revanche, celui qui jouait "sans protège-tibias, chaussettes baissées pour que (sa) mère (le) reconnaisse à la télé", a ouvert la voie à l'exode des Danois. Recruté, en 1975, à 17 ans par l'Ajax, il poursuit son tour d'Europe par le Bayern de 1983 à 1986, la Principauté durant un an et le PSV, avec à la clé la C1 1988. Cet infatigable milieu participe au renouveau du Danemark au sein de la "Danish Dynamite", demi-finaliste de l'Euro 84 et huitième-finaliste au Mondial 86, année où il finira treizième au Ballon d'Or.

Gilles Montgermont/L'Équipe

exclusivité abonnés

long format

LA PEUR AUX TROUSSES

Plus de 90% des femmes qui courent disent ne jamais se sentir en sécurité.

L'ÉQUIPE explore

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

exclusivité abonnés

documentaire

RUGBY LA MAISON BRÛLE

Racisme, violence, addictions. Le rugby traverse une crise profonde.

L'ÉQUIPE explore

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application